



Le Dépit amoureux

Molière

LU AVEC [LIREGRATUITEMENT.COM](https://liregratuitement.com)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Le Dépit amoureux

Lt;5 É/fl'/i du Languedoc étaient rétmù vers la fin de l'année i6j6 à Bé:(ters, quand, à l'occasion de leur session, Molière, alors protégé par le prince de Conti, gouverneur de la province et vice-roi de Catalogne, donna pour la première fois dans cette ville le Dépit amoureux.

Son ennemi acharné, de Villiers, en ses Nouvelles nouvelles (i), rapporte que l'œuvre eut du succès quand Molière la joua à Paris. Sans doute, il la place au dessous de rÉtourdi. Cependant il déclare : « ... Le Dépit amoureux... valait beaucoup moins,... mais... réussit toutefois, à cause d'une scène qui plut à tout le monde, et qui fut vue comme un tableau naturellement représenté de certains dépits qui prennent souvent à ceux qui s'aiment le mieux... »

Ce tableau, c'est déjà le plus fin de l'esprit et du cœur de Molière. C'est une de ces scènes où des amants, qui croient d'abord leur amour perdu pour une brouille légère, se trouvent, en se quittant, unis l'un à l'autre par des

(i) Paris. Pierre Bienfaict. i663.

i NOTICE

îwis plus forts. C'est le cortège de sentiments confus et délicats, de tendresses niai éteintei et toujours prêtes à jeter des flammes, — tout ce qui tient dans l'éternel dialogue d'Horace et de Lydie, entre le souvenir chargé de regrets qui l'engage, « Do-

nec gratus eram tibi,... Quand tu me trouvais à ton gré », jusqu'à l'aveu ému qui le couronne et qui l'achève : ff Tecum vivere amem, tecum obeam libens... C'est avec toi que j'aimerais vivre, avec toi que je voudrais mourir » (i). Ce sont les conflits charmants que Molière s'est plu à décrire, et dont on retrouve la peinture en maints passages de ses œuvres, notamment dans Tartufe (Acte II, scène iv) ou à l'acte III du Bourgeois gentilhomme (scène x).

Mais de telles scènes, et celles qui les amènent ou s'en déduisent, ne sont qu'une partie du Dépit amoureux. Depuis le xvi^e siècle, le Théâtre-Français les a dégagées, et, réunissant le premier acte, quelques vers du second et la plus grande partie du quatrième, donne au public une pièce en deux actes qui a toujours gardé sa faveur.

A côté de cette pièce toute d'analyse et de finesse, il en est une autre, qui lui fut pour ainsi dire accolée, et qui porte à cinq actes l'étendue de l'ouvrage. C'est l'imitation d'un imbroglio italien, l'Intéresse, de Nicolo Secchi, c'est-à-dire la Cupidité. Molière a pu s'inspirer aussi en partie d'une pièce de Bois-Robert, imprimée en 1636, la Belle invisible ou la Constance éprouvée, imitée elle-même d'une comédie de D'Ouville, Aimer sans savoir qui. Les complications d'intrigue que Molière y a prises, pour les mettre en scène selon l'esprit de l'époque, sont restées comme une gangue dont le goût public sut, de bonne heure, extraire la substance précieuse et durable.

Le Dépit amoureux eut, au moins dans les premières années, une fortune qui dépassa un peu celle de l'Etourdi.

(i) Horace, Odes, IH, 9.

NOTICE

Les débuts furent très brillants. La Grange rapporte en son registre qu'il fut représenté en décembre 1638 sur la scène du Petit-Bourbon, et note qu' « il eut un grand succès et produisit de part pour chaque acteur autant que l'Étourdi ».

Le Boulanger de Chalussay, dans *Elomire hypocondre* (Acte IV, scène ii, du *Divorce comique*)[^] décrit ainsi l'accueil reçu par la pièce :

Mon Dépit amoureux suivit ce frère aîné (i),

Et ce charmant cadet fut aussi fortuné.

Car quand du Gros- René Von aperçut la taille.

Quand on vit sa dondon rompre avec lui la paille.

Quand on m'eut vu sonner mes grelots de mulets,

Mon bègue dédaigneux déchirer ses poulets.

Et ramener che[^] soi la belle désolée,

Ce ne fut que ah ! ah! dans toute rassemblée;

Et de tous les cotés chacun cria tout haut :

« Cest là faire et jouer des pièces comme il faut. »

Ces vers désignent avec précision trois au moins des acteurs : Molière dans le rôle d'Albert, Du Parc sous son nom de théâtre Gros-René, et Béjart aîné qui, dans le personnage d'Èraste, n'était autre que le bègue dédaigneux. La distribution des autres rôles ne peut que faire l'objet de conjectures.

(i) L Étourdi.

PERSONNAGES

ÉRASTE, amant de Lucile.

ALBERT, père de Lucile.

GROS-RENÉ, valet d'Éraste.

VALÉRE, fils de Polidore.

POLIDORE, père de Valère.

MASCARILLE, valet de Valère.

MÉTAPHRASTE, pédant.

LA RAPIÈRE, brelteur.

LUCILE, fille d'Albert.

MARINETTE, suivante de Lucile.

FROSINE, confidente d'Ascagne.

ASCAGNE, fille d'Albert sous l'habit d'homme.

SCÈNE PREMIÈRE ÉRASTE, GROS-RENÉ

Veux-tu que je te die? Une atteinte secrète

Ne laisse point mon âme en une bonne assiette.

Oui, quoi qu'à mon amour tu puisses repartir.
Il craint d'être la dupe, à ne te point mentir;
Qu'en faveur d'un rival ta foi ne se corrompe.
Ou du moins qu'avec moi toi-même on ne te trompe.

GROS-RENÉ

Pour moi, me soupçonner de quelque mauvais tour.
Je dirai, n'en déplaie à monsieur votre amour,
Que c'est injustement blesser ma prud'homie
Et se connaître mal en physionomie.
Les gens de mon minois ne sont point accusés
D'être, grâce à Dieu, ni fourbes ni rusés :

Cet honneur qu'on nous fait, je ne le démens guères. Et suis homme fort rond de toutes les manières. Pour que l'on me trompât, cela se pourrait bien : Le doute est mieux fondé; pourtant je n'en crois rien. Je ne vois point encore, ou je suis une bête. Sur quoi vous avez pu mettre martel en tête. Lucile, à mon avis, vous montre assez d'amour; Elle vous voit, vous parle à toute heure du jour. Et Valère. après tout, qui cause votre crainte, Semble n'être à présent souffert que par contrainte.

ÉRASTE Souvent d'un faux espoir un amant est nourri : Le mieux reçu toujours n'est pas le plus chéri. Et tout ce que d'ardeur font paraître les femmes Parfois n'est qu'un beau voile à couvrir d'autres flam- Valère enfin, pour être un amant rebuté, [mes. Montre depuis un temps trop de tranquillité; Et ce qu'à ces

faveurs, dont tu crois l'apparence, Il témoigne de joie ou bien d'indifférence M'empoisonne à tout coup leurs plus charmants appas, Me donne ce chagrin que tu ne comprends pas. Tient mon bonheur en doute, et me rend difficile Une entière croyance aux propos de Lucile. Je voudrais, pour trouver un tel destin plus doux, Y voir entrer un peu de son transport jaloux, Et, sur ses dé-plaisirs et son impatience. Mon âme prendrait lors une pleine assurance. Toi-même, penses-tu qu'on puisse, comme il fait. Voir chérir un rival d'un esprit satisfait? Et si tu n'en crois rien, dis-moi, je t'en conjure. Si j'ai lieu de rêver dessus cette aventure.

GROS-RENÉ Peut-être que son cœur a changé de désirs, Connaissant qu'il poussait d'inutiles soupirs.

ACTE PREMIER. SCENE PREMIERE

ÉRASTE

Lorsque par les rebuts une âme est détachée,
Elle veut fuir l'objet dont elle fut touchée
Et ne rompt point sa chaîne avec si peu d'éclat
Qu'elle puisse rester en un paisible état :
De ce qu'on a chéri la fatale présence
Ne nous laisse jamais dedans l'indifférence;
Et si de cette vue on n'accroît son dédain.
Notre amour est bien près de nous rentrer au sein.

Enfin, crois-moi, si bien qu'on éteigne une flamme,
Un peu de jalousie occupe encore une âme,
Et l'on ne saurait voir sans en être piqué
Posséder par un autre un cœur qu'on a manqué.

GROS-RENÉ

Pour moi, je ne sais point tant de philosophie;
Ce que voyent mes yeux, franchement je m'y fie,
Et ne suis point de moi si mortel ennemi
Que je m'aïlle affliger sans sujet ni demi.
Pourquoi subtiliser et faire le capable
A chercher des raisons pour être misérable?
Sur des soupçons en lair je m'irais alarmer?
Laissons venir la fête avant que la chômer.
Le chagrin me paraît une incommode chose ;
Je n'en prends point pour moi sans bonne et juste cause :
Et mêmes à mes yeux cent sujets d'en avoir
S'off'rent le plus souvent que je ne veux pas voir.
Avec vous en amour je cours même fortune,
Celle que vous aurez me doit être commune :
La maîtresse ne peut abuser votre foi,

A moins que la suivante en fasse autant pour moi ;

Mais j'en fuis la pensée avec un soin extrême.

Je veux croire les gens quand on me dit : « Je t'aime »,

Et ne vais point chercher, pour m'esiimer heureux, Si Mascarrille ou non s'arrache les cheveux. Que tantôt Marinette endure qu'à son aise Jodelet par plaisir la caresse et la baise, Et que ce beau rival en rie ainsi qu'un fou, A son exemple aussi j'en rirai tout mon saoul, Et l'on verra qui rit avec meilleure grâce.

ÉRASTE

Voilà de tes discours.

GROS-RENÉ

Mais je la vois qui passe.

ACTE PREMIER. SCÈNE DEUXIEME u

Comment ?

MARINETTE

Pour vous chercher j'ai fait dix mille pas, Et vous promets, ma foi...

ÉRASTE Quoi ?

MARINETTE

Que vous n'êtes pas Au temple, au Cours, chez vous, ni dans la Grande

[Place.

GROS-RENÉ

Il fallait en jurer.

ÉRASTE

Apprends-moi donc, de grâce, Qui te fait me chercher?

MARINETTE

Quelqu'un, en vérité, Qui pour vous n'a pas trop mauvaise volonté : Ma maîtresse, en un mot.

ÉRASTE

Ha ! chère Marinette, Ton discours de son cœur est-il bien l'interprète ? Ne me déguise point un mystère fatal.

Je ne t'en voudrai pas pour cela plus de mal : Au nom des dieux, dis-moi si ta chère maîtresse N'abuse point mes vœux d'une fausse tendresse.

Hé, hé ! d'où vous vient donc ce plaisant mouvement. Elle ne fait pas voir assez son sentiment ? Quel garant est-ce encor que votre amour demande ? Que lui faut-il ?

GROS-RENÉ

A moins que Valère se pende, Bagatelle; son cœur ne s'assurera point.

MARIXETTE Comment?

GROS-RENÉ Il est jaloux jusques en un tel point.

MARINETTE

De Valère ? Ha ! vraiment la pensée est bien belle ! Elle peut seulement naître en votre cervelle. Je vous croyais du sens, et jusqu'à ce moment J'avais de votre esprit quelque bon sentiment ; Mais, à ce que je vois, je m'étais fort trompée. Ta tête de ce mal est-elle aussi frappée ?

GROS-RENÉ

Moi, jaloux ? Dieu m'en garde, et d'être assez badin Pour m'al-
ler emmaigrir avec un tel chagrin ! Outre que de ton cœur ta foi
me cautionne. L'opinion que j'ai de moi-même est trop bonne
Pour croire auprès de moi que quelque autre te plût : Où diantre
pourrais-tu trouver qui me valût?

MARINETTE

En effet, tu dis bien ; voilà comme il faut être. Jamais de ces
soupçons qu'un jaloux fait paraître :

ACTE PREMIER. SCENE DEUXIEME

Tout le fruit qu'on en cueille est de se mettre mal, Et d'avancer
par là les desseins d'un rival; Au mérite souvent de qui l'éclat
vous blesse, Vos chagrins font ouvrir les yeux d'une maîtresse; Et
j'en sais tel qui doit son destin le plus doux Aux soins trop in-
quiets de son rival jaloux. Enfin, quoi qu'il en soit, témoigner de

l'ombrage, C'est jouer en amour un mauvais personnage, Et se rendre après tout misérable à crédit : Cela, seigneur Éraste, en passant vous soit dit.

ÉRASTE

Hé bien ! n'en parlons plus. Que venais-tu m'appren-
[dre?

MARINETTE

Vous mériteriez bien que l'on vous fît attendre, Qu'afin de vous punir je vous tinsse caché Le grand secret pourquoi je vous ai tant cherché. Tenez, voyez ce mot, et sortez hors de doute. Lisez-le donc tout haut, personne ici n'écoute.

ÉRASTE lit.

Vous m'avez dit que votre amour

Était capable de tout faire ; Il se couronnera lui-même dans ce jour,

S'il peut avoir l'aveu d'un père.

Faites parler les droits qu'on a dessus mon cœur.

Je vous en donne la licence;

Et si c'est en votre faveur, Je vous répons de mon obéissance.

Ha ! quel bonheur I O toi qui me l'as apporté, Je te dois regarder comme une déité.

GROS-RENÉ

Je vous le disais bien : contre votre croyance, Je ne me trompe guère aux clioses que je pense.

ÉRASTE lit.

Faites parler les droits qu'on a dessus mon cœur, Je vous en donne la licence ; Et si c'est en votre faveur, Je vous réponds de mon obéissance.

MARINETTE

Si je lui rapportais vos faiblesses d'esprit, Elle désavouerait bientôt un tel écrit.

ÉRASTE

Ha ! cache-lui, de grâce, une peur passagère Où mon âme a cru voir quelque peu de lumière ; Ou, si tu la lui dis, ajoute que ma mort Est prête d'expier l'erreur de ce transport; Que je vais à ses pieds, si j'ai pu lui déplaire, Sacrifier ma vie à sa juste colère.

MARINETTE Ne parlons point de mort, ce n'en est pas le temps.

ÉRASTE

Au reste, je te dois beaucoup, et je prétends Reconnaître dans peu, de la bonne manière. Les soins d'une si noble et si belle courrière.

MARINETTE

A propos, savez-vous où je vous ai cherché Tantôt encore ?

ACTE PREMIER. SCÈNE DEUXIEME

Hé bien ?

Tout proche du marché, Où vous savez.

ÉRASTE

Où donc?

MARINETTE

Là, dans cette boutique Où, dès le mois passé, votre cœur magnifique Me promet de sa grâce une bague.

ÉRASTE

Ha ! j'entends.

GROS-RENÉ La matoise !

ÉRASTE

Il est vrai, j'ai tardé trop longtemps A m'acquitter vers toi d'une telle promesse ; Mais...

MARINETTE Ce que j'en ai dit n'est pas que je vous presse.

GROS-RENÉ Ho ! que non !

ÉRASTE lui donne sa bague.

Celle-ci peut-être aura de quoi Te plaire. Accepte-la pour celle que je dois.

i6 LE DÉPIT AMOUREUX

Monsieur, vous vous moquez ; j'aurais honte à la prendre.
[dre.

GROS-RENÉ

Pauvre honteuse, prends, sans davantage attendre : Refuser ce qu'on donne est bon à faire aux fous.

MARINETTE Ce sera pour garder quelque chose de vous.

ÉRASTE Quand puis-je rendre grâce à cet ange adorable ?

MARINETTE Travaillez à vous rendre un père favorable.

ÉRASTE Mais s'il me rebutait, dois-je...

MARINETTE

Alors comme alors, Pour vous on emploiera toutes sortes d'efforts; D'une façon ou d'autre, il faut qu'elle soit vôtre : Faites votre pouvoir, et nous ferons le nôtre.

ÉRASTE

Adieu, nous en saurons le succès dans ce jour. (Éraste relit la lettre tout bas.)

MARINETTE

Et nous, que dirons-nous aussi de notre amour? Tu ne m'en parles point.

ACTE PREMIER. SCENE DEUXIEME

GROS-RENÉ

Un hymen qu'on souhaite, Entre gens comme nous, est chose
bientôt faite. Je te veux ; me veux-tu de même ?

MARINETTE

Avec plaisir.

GROS-RENÉ Touche ; il suffit.

MARINETTE Adieu, Gros-René, mon désir.

GROS-RENÉ Adieu, mon Astre.

MARINETTE

Adieu, beau tison de ma flamme.

GROS-RENÉ

Adieu, chère comète, arc-en-ciel de mon âme.

(Marinette sort.) Le bon Dieu soit loué, nos affaires vont bien :
Albert n'est pas un homme à vous refuser rien.

ÉRASTE Valère vient à nous.

GROS-RENÉ

Je plains le pauvre hère.

Sachant ce qui se passe.

i8 LE DEPIT AMOUREUX

ÉRASTE, VALÈRE, GROS-RENÉ

Hé bien ! seigneur Valère ?

VALÈRE

Hé bien 1 seigneur Eraste ?

ÉRASTE

En quel état l'amour?

VALÈRE En quel état vos feux?

ÉRASTE Plus forts de jour en jour.

VALÈRE

Et mon amour plus fort.

ÉRASTE

Pour Lucile ?

VALÈRE

Pour elle.

ÉRASTE

Certes, je l'avoûrai, vous êtes le modèle D'une rare constance.

VALÈRE

Et votre fermeté Doit être un rare exemple à la postérité.

ACTE PREMIER. SCENE TROISIEME

ÉRASTE

Pour moi, je suis peu fait à cet amour austère Qui dans les seuls regards trouve à se satisfaire ; Et je ne forme point d'assez beaux sentiments Pour souffrir constamment les mauvais traitements. Enfin, quand j'aime bien, j'aime fort que l'on m'aime.

VALÈRE

Il est très naturel, et j'en suis bien de même : Le plus parfait objet dont je serais charmé N'aurait pas mes tributs, n'en étant point aimé.

ÉRASTE Lucile cependant...

VALÈRE

Lucile dans son âme Rend tout ce que je veux qu'elle rende à ma flamme.

ÉRASTE Vous êtes donc facile à contenter ?

VALÈRE

Pas tant Que vous pourriez penser.

ÉRASTE

Je puis croire pourtant, Sans trop de vanité, que je suis en sa grâce.

VALÈRE Moi, je sais que j'y tiens une assez bonne place.

ÉRASTE Ne vous abusez point, croyez-moi.

io LE DEPIT AMOUREUX

VALÈRE

Croyez-moi, Ne laissez point duper vos yeux à trop de foi.

Si j'osais vous montrer une preuve assurée

Que son cœur... Non, votre âme en serait altérée.

VALÈRE

Si je vous osais, moi, découvrir en secret... Mais je vous fâcherais, et veux être discret.

ÉRASTE

Vraiment, vous me poussez, et contre mon envie Votre présomption veut que je l'humilie : Lisez.

VALÈRE

Ces mots sont doux.

ÉRASTE

Vous connaissez la main ?

VALÈRE

Oui, de Lucile.

ÉRASTE

Hé bien ? cet espoir si certain...

VALÈRE, riant.

Adieu, seigneur Éraste.

(Il sort.)

GROS-RENÉ

Il est fou, le bon sire :

Où vient-il donc pour lui de voir le mot pour rire?

MASCARILLE, ÉRASTE, GROS-RENÉ

MASCARILLE

Non, je ne trouve point d'état plus malheureux Que d'avoir un patron jeune et fort amoureux.

GROS-RENÉ

Bonjour.

MASCARILLE

Bonjour.

GROS-RENÉ

Où tend Mascarille à cette heure ?

Que fait-il? revient-il? va-t-il, ou s'il demeure?

MASCARILLE

Non, je ne reviens pas, car je n'ai pas été ; Je ne vais pas aussi, car je suis arrêté ; Et ne demeure point, car, tout de ce pas même,

Je prétends m'en aller.

ÉRASTE

La rigueur est extrême.

Doucement, Mascarille.

MASCARILLE

Ha ! Monsieur, serviteur.

ÉRASTE Vous nous fuyez bien vite ! Hé quoi ! vous fais-je peur?

MASCARILLE Je ne crois pas cela de votre courtoisie.

ÉRASTE

Touche : nous n'avons plus sujet de jalousie ; Nous devenons amis, et mes feux que j'éteins Laissent la place libre à vos heureux desseins.

MASCARILLE Plût à Dieu !

ÉRASTE

Gros-René sait qu'ailleurs je me jette.

GROS-RENÉ Sans doute, et je te cède aussi la Marinette.

MASCARILLE Passons sur ce point-là : notre rivalité N'est pas pour en venir à grande extrémité;

ACTE PREMIER. SCENE QUATRIEME

Mais, est-ce un coup bien sûr que Votre Seigneurie

Soit désénamourée, ou si c'est raillerie ?

J'ai su qu'en ses amours ton maître était trop bien ; Et je serais un fou de prétendre plus rien Aux étroites faveurs qu'il a de cette belle.

MASCARILLE

Certes, vous me plaisez avec cette nouvelle : Outre qu'en nos projets je vous craignais un peu. Vous tirez sagement votre épingle du jeu. Oui, vous avez bien fait de quitter une place Où l'on vous caressait pour la seule grimace; Et mille fois, sachant tout ce qui se passait, J'ai plaint le faux espoir dont on vous repaissait : On offense un brave homme alors que l'on l'abuse. Mais d'où diantre, après tout, avez-vous su la ruse? Car cet engagement mutuel de leur foi N'eut pour témoins, la nuit, que deux autres et moi ; Et l'on croit jusqu'ici la chaîne fort secrète Qui rend de nos amants la flamme satisfaite.

ÉRASTE Hé! que dis-tu?

MASCARILLE

Je dis que je suis interdit^ Et ne sais pas, Monsieur, qui peut vous avoir dit Que, sous ce faux semblant qui trompe tout le monde En vous trompant aussi, leur ardeur sans seconde D'un secret mariage a serré le lien.

ÉRASTE Vous en avez menti.

MASCARILLE

Monsieur, je le veux bien.

Vous êtes un coquin.

MASCARILLE D'accord.

ÉRASTE

Et cette audace Mériterait cent coups de bâton sur la place.

MASCARILLE

Vous avez tout pouvoir.

ÉRASTE

Ha! Gros-René.

GROS-RENÉ

Monsieur.

ÉRASTE

Je démens un discours dont je n'ai que trop peur.

(A Mascarille.) Tu penses fuir ?

MASCARILLE

Nenni.

ÉRASTE

Quoi ! Lucile est la femme...

MASCARILLE Non, Monsieur, je raillais.

ACTE PREMIER, SCENE aUATRIEME

ÉRASTE

Ah ! vous raillez, infâme ?

Non, je ne raillais point.

ÉRASTE

Il est donc vrai ?

MASCARILLE

Non pas ;

Je ne dis pas cela.

ÉRASTE

Que dis-tu donc ?

MASCARILLE

Hélas !

Je ne dis rien, de peur de mal parler.

ÉRASTE

Assure Ou si c'est chose vraie, ou si c'est imposture.

MASCARILLE C'est ce qu'il vous plaira : je ne suis pas ici Pour vous rien contester.

ÉRASTE, tirant son épée.

Veux-tu dire? Voici, Sans marchander, de quoi te délier la langue.

MASCARILLE Elle ira faire encor quelque sottie harangue. Hé ! de grâce, plutôt, si vous le trouvez bon. Donnez-moi vite ment quelques coups de bâton Et me laissez tirer mes chausses sans murmure.

Tu mourras, ou je veux que la vérité pure S'exprime par ta bouche.

MASCARILLE

Hélas ! je la dirai ; Mais peut-être, Monsieur, que je vous fâcherai.

ÉRASTE

Parle, mais prends bien garde à ce que tu vas faire; A ma juste fureur rien ne te peut soustraire. Si tu mens d'un seul mot en ce que tu diras.

MASCARILLE

J'y consens, rompez-moi les jambes et les bras; Faites-moi pis encor, tuez-moi si j'impose, En tout ce que j'ai dit ici, la moindre chose.

ÉRASTE Ce mariage est vrai?

MASCARILLE

Ma langue, en cet endroit, A fait un pas de clerc dont elle s'aperçoit; Mais enfin, cette affaire est comme vous la dites, Et c'est après cinq jours de nocturnes visites, Tandis que vous serviez à mieux couvrir leur jeu. Que depuis avant-hier ils sont joints de ce nœud. Et Lucile, depuis, fait encor moins paraître La violente amour qu'elle porte à mon maître. Et veut absolument que tout ce qu'il verra, Et qu'en votre faveur son cœur témoignera, Il l'impute à l'effet d'une haute prudence Qui veut de leurs secrets ôter la connaissance.

ACTE PREMIER. SCENE aUATRIEME

Si, malgré mes serments, vous doutez de ma foi,

Gros-René peut venir une nuit avec moi,

Et je lui ferai voir, étant en sentinelle,

Que nous avons dans l'ombre un libre accès chez elle.

ÉRASTE Ote-toi de mes yeux, maraud !

MASCARILLE

Et de grand cœur :

C'est ce que je demande.

ÉRASTE Hé bien ?

GROS-RENÉ

Hé bien ! Monsieur, Nous en tenons tous deux, si l'autre est véritable.

ÉRASTE

Las ! il ne l'est que trop, le bourreau détestable ! Je vois trop d'apparence à tout ce qu'il a dit, Et ce qu'a fait Valère, en voyant cet écrit, Marque bien leur concert, et que c'est une baie Qui sert sans doute aux feux dont l'ingrate le paie.

GROS-RENÉ, MARINETTE, ÉRASTE

MARINETTE

Je viens vous avertir que tantôt, sur le soir, Ma maîtresse au jardin vous permet de la voir.

Oses-tu me parler, âme double et traîtresse? Va, sors de ma présence, et dis à ta maîtresse Qu'avecque ses écrits elle me laisse en paix, Et que voilà l'état, infâme, que j'en fais.

(Il déchire la lettre.)

MARINETTE Gros-René, dis-moi donc quelle mouche le pique.

GROS-RENÉ

M'oses-tu bien encor parler? femelle inique.

Crocodile trompeur, de qui le cœur félon

Est pire qu'un satrape ou bien qu'un Lestrigon !

Va, va rendre réponse à ta bonne maîtresse,

Et lui dis bien et beau que, malgré sa souplesse.

Nous ne sommes plus sots, ni mon maître ni moi.

Et désormais qu'elle aille au diable avecque toi.

MARINETTE, seule.

Ma pauvre Marinette, es-tu bien éveillée ? De quel démon est donc leur âme travaillée ? Quoi ! faire un tel accueil à nos soins obligeants ! Oh ! que ceci chez nous va surprendre les gens !

SCÈNE PREMIÈRE ASCAGNE, FROSINE

FROSINE Ascagne, je suis fille à secret. Dieu merci.

ASCAGNE

Mais pour un tel discours sommes-nous bien ici ? Prenons garde qu'aucun ne nous vienne surprendre, Ou que de quelque endroit on ne nous puisse entendre .

FROSINE

Nous serions au logis beaucoup moins sûrement :

Ici de tous côtés on découvre aisément.

Et nous pouvons parler avec toute assurance.

ASCAGNE

Hélas! que j'ai de peine à rompre mon silence!

FROSINE Ouais ! ceci doit être un important secret ?

ASCAGNE

Trop, puisque je le fie à vous-même à regret, Et que, si je pouvais le cacher davantage. Vous ne le sauriez point.

FROSINE

Ha ! c'est me faire outrage,.

Feindre h s'ouvrir à moi, dont vous avez connu Dans tous vos intérêts l'esprit si retenu ! Moi nourrie avec vous, et qui tiens sous silence Des choses qui vous sont de si grande importance ! Qui sais...

ASCAGNE

Oui, vous savez la secrète raison Qui cache aux yeux de tous mon sexe et ma maison ; Vous savez que dans celle où passa mon bas âge Je suis pour y pouvoir retenir l'héritage Que relâchait ailleurs le jeune Ascagne mort, Dont mon déguisement fait revivre le sort; Et c'est aussi pourquoi ma bouche se dispense A vous ouvrir mon cœur avec plus d'assurance. Mais avant que passer, Frosine, à ce discours, Eclaircissez un doute où je tombe toujours : Se pourrait-il qu'Albert ne sût rien du mystère Qui masque ainsi mon sexe et l'a rendu mon père ?

FROSINE

En bonne foi, ce point sur quoi vous me pressez Est une affaire aussi qui m'embarrasse assez : Le fond de cette intrigue est

pour moi lettre close, Et ma mère ne put m'expliquer mieux la chose.

ACTE DEUXIEME. SCENE PREMIERE

Quand il mourut, ce fils, l'objet de tant d'amour,
Au destin de qui, même avant qu'il vînt au jour.
Le testament d'un oncle abondant en richesses
D'un soin particulier avait fait des largesses,
Et que sa mère fit un secret de sa mort.
De son époux absent redoutant le transport,
S'il voyait chez un autre aller tout l'héritage
Dont sa maison tirait un si grand avantage;
Quand, dis-je, pour cacher un tel événement,
La supposition fut de son sentiment.
Et qu'on vous prit chez nous, où vous étiez nourrie
(Votre mère d'accord de cette tromperie
Qui remplaçait ce fils à sa garde commis).
En faveur des présents le secret fut promis.
Albert ne l'a point su de nous ; et, pour sa femme,
L'ayant plus de douze ans conservé dans son âme,

Comme le mal fut prompt dont on la vit mourir,
Son trépas imprévu ne put rien découvrir.
Mais, cependant, je vois qu'il garde intelligence
Avec celle de qui vous tenez la naissance.
J'ai su qu'en secret même il lui faisait du bien,
Et peut-être cela ne se fait pas pour rien.
D'autre part, il vous veut porter au mariage ;
Et, comme il le prétend, c'est un mauvais langage :
Je ne sais s'il saurait la supposition
Sans le déguisement ; mais la digression
Tout insensiblement pourrait trop loin s'étendre :
Revenons au secret que je brûle d'apprendre.

ASCAGNE

Sachez donc que l'amour ne sait point s'abuser, Que mon sexe
à ses yeux n'a pu se déguiser. Et que ses traits subtils, sous l'habit
que je porte, Ont su trouver le cœur d'une fille peu forte : J'aime
enfin.

FROSINE Vous aimez?

ASCAGNE

Frosine, doucement.

N'entrez pas tout à fait dedans l'étonnement :

Il n'est pas temps encore, et ce cœur qui soupire
A bien pour vous surprendre autre chose à vous dire.

FROSINE

Et quoi ?

ASCAGNE

J'aime Valère.

FROSINE

Ha ! vous avez raison :

L'objet de votre amour, lui dont à la maison Votre imposture
enlève un puissant héritage, Et qui, de votre sexe ayant le
moindre ombrage, Verrait incontinent ce bien lui retourner !
C'est encore un plus grand sujet de s'étonner.

ASCAGNE

J'ai de quoi toutefois surprendre plus votre âme ; Je suis sa
femme.

FROSINE O dieux ! sa femme ?

ASCAGNE

Oui, sa femme.

FROSINE

Ha! certes celui-là l'emporte, et vient à bout De toute ma
raison.

ACTE DEUXIÈME. SCÈNE PREMIÈRE

ASCAGNE

Ce n'est pas encor tout.

FROSINE Encore ?

ASCAGNE

Je la suis, dis-je, sans qu'il le pense, Ni qu'il ait de mon sort la moindre connaissance.

FROSINE

Ho! poussez; je le quitte, et ne raisonne plus, Tant mes sens coup sur coup se trouvent confondus. A ces énigmes-là je ne puis rien comprendre.

ASCAGNE

Je vais vous l'expliquer, si vous voulez m'entendre.

Valère, dans les fers de ma sœur arrêté,

Me semblait un amant digne d'être écouté,

Et je ne pouvais voir qu'on rebutât sa flamme

Sans qu'un peu d'intérêt touchât pour lui mon âme.

Je voulais que Lucile aimât son entretien ;

Je blâmais ses rigueurs, et les blâmai si bien

Que moi-même j'entraî, sans pouvoir m'en défendre.

Dans tous les sentiments qu'elle ne pouvait prendre.

C'était, en lui parlant, moi qu'il persuadait;

Je me laissais gagner aux soupirs qu'il perdait.

Et ses vœux, rejetés de l'objet qui l'enflamme,

Etaient comme vainqueurs reçus dedans mon âme.

Ainsi mon cœur, Frosine, un peu trop faible, hélas !

Se rendit à des soins qu'on ne lui rendait pas,

Par un coup réfléchi reçut une blessure.

Et paya pour un autre avec beaucoup d'usure.

Enfin, ma chère, enfin l'amour que j'eus pour lui Se voulut expliquer, mais sous le nom d'autrui : Dans ma bouche, une nuit, cet amant trop aimable Crut rencontrer Lucile à ses vœux favorable, Et je sus ménager si bien cet entretien Que du déguisement il ne reconnut rien. Sous ce voile trompeur qui flattait sa pensée, Je lui dis que pour lui mon âme était blessée ; Mais que, voyant mon père en d'autres sentiments, Je devais une feinte à ses commandements; Qu'ainsi de notre amour nous ferions un mystère Dont la nuit seulement serait dépositaire. Et qu'entre nous, de jour, de peur de rien gêner, Tout entretien secret se devait éviter ; Qu'il me verrait alors la même indifférence Qu'avant que nous eussions la même intelligence, Et que de son côté, de même que du mien, Geste, parole, écrit, ne m'en dît jamais rien. Enfin, sans m'arrêter sur toute l'industrie Dont j'ai conduit le fil de cette tromperie, J'ai poussé Jusqu'au bout un projet si hardi, Et me suis assuré l'époux que je vous dis.

FROSINE

Peste ! les grands talents que votre esprit possède ! Dirait-on qu'elle y touche avec sa mine froide ! Cependant, vous avez été bien vite ici : Car je veux que la chose ait d'abord réussi. Ne jugez- vous pas bien, à regarder l'issue. Qu'elle ne peut longtemps éviter d'être sue ?

ASCAGNE

Quand l'amour est bien fort, rien ne peut l'arrêter. Ses projets sculemeni vont à se contenter,

VALERE ASCAGNE

VALÈRE Et comment ?

ASCAGNE

Je disais que Valère Aurait, si j'étais fille, un peu trop su me plaire,

Et que, si je faisais tous les vœux de son cœur, Je ne tarderais guère à faire son bonheur.

VALÈRE

Ces protestations ne coûtent pas grand'chose, Alors qu'à leur effet un pareil 5/ s'oppose ; Mais vous seriez bien pris, si quelque événement Allait mettre à l'épreuve un si doux changement.

ASCAGNE

Point du tout ; je vous dis que, régnant dans votre âme, Je voudrais de bon cœur couronner votre flamme.

VALÈRE

Et si c'était quelqu'une où, par votre secours, Vous puissiez être utile au bonheur de mes jours ?

ASCAGNE Je pourrais assez mal répondre à votre attente.

VALÈRE Cette confession n'est pas fort obligeante.

ASCAGNE

Hé quoi ! vous voudriez, Valère, injustement, Qu'étant fille, et mon cœur vous aimant tendrement Je m'allasse engager avec une promesse De servir vos ardeurs pour quelque autre maîtresse ? Un si pénible effort pour moi m'est interdit.

VALÈRE Mais cela n'étant pas ?

ACTE DEUXIÈME. SCÈNE DEUXIEME

ASCAGNE

Ce que je vous ai dit.

Je l'ai dit comme fille, et vous le devez prendre Tout de même.

Ainsi donc, il ne faut rien prétendre, Ascagne, à des bontés que vous auriez pour nous, A moins que le ciel fasse un grand miracle en vous. Bref, si vous n'êtes fille, adieu votre tendresse ; Il ne vous reste rien qui pour nous s'intéresse ?

ASCAGNE

J'ai l'esprit délicat plus qu'on ne peut penser, Et le moindre scrupule a de quoi m'offenser Quand il s'agit d'aimer. Enfin je suis sincère : Je ne m'engage point à vous servir, Valère, Si vous ne m'assurez au moins absolument Que vous sentez pour moi le même sentiment; Que pareille chaleur d'amitié vous transporte. Et que, si j'étais fille, une flamme plus forte N'outragerait point celle où je vivrais pour vous.

VALÈRE

Je n'avais jamais vu ce scrupule jaloux ;

Mais, tout nouveau qu'il est, ce mouvement m'oblige.

Et je vous fais ici tout l'aveu qu'il exige.

ASCAGNE

Mais sans fard ?

VALÈRE

Oui, sans fard.

ASCAGNE

S'il est vrai, désormais Vos intérêts seront les miens, je vous promets.

J'ai bientôt à vous dire un important mystère Où l'effet de ces mots me sera nécessaire.

ASCAGNE

Et j'ai quelque secret de même à vous ouvrir Où votre cœur pour moi se pourra découvrir.

VALÈRE Hé! de quelle façon cela pourrait-il être?

ASCAGNE

C'est que j'ai de l'amour qui n'oserait paraître, Et vous pourriez avoir sur l'objet de mes vœux Un empire à pouvoir rendre mon sort heureux.

VALÈRE

Expliquez-vous, Ascagne, et croyez par avance Que votre heur est certain, s'il est en ma puissance.

ASCAGNE Vous promettez ici plus que vous ne croyez.

VALÈRE Non, non ; dites l'objet pour qui vous m'employez.

ASCAGNE

Il n'est pas encor temps ; mais c'est une personne Qui vous touche de près.

VALÈRE

Votre discours m'étonne :

Plût à Dieu que ma sœur...

ACTE DEUXIEME, SCENE DEUXIEME

ASCAGNE

Ce n'est pas la saison De m'expliquer, vous dis-je.

VALÈRE

Et pourquoi ?

ASCAGNE

Pour raison.

Vous saurez mon secret quand je saurai le vôtre.

VALÈRE J'ai besoin pour cela de l'aveu de quelque autre.

ASCAGNE

Ayez-le donc; et lors, nous expliquant nos vœux. Nous verrons qui tiendra mieux parole des deux.

VALÈRE Adieu ; j'en suis content.

ASCAGNE

Et moi content, Valère.

(Valère sort.) FROSINE

Il croit trouver en vous l'assistance d'un frère.

**FROSINE, ASCAGNE, MARINETTE,
LUCILE**

LUCILE

C'en est fait ; c'est ainsi que je me puis venger ;
Et si cette action a de quoi l'affliger,
C'est toute la douceur que mon cœur s'y propose.
Mon frère, vous voyez une métamorphose.
Je veux chérir Valère après tant de fierté,
Et mes vœux maintenant tournent de son côté.

ASCAGNE

Que dites-vous, ma sœur? Comment! courir au chan- Cette in-
égalité me semble trop étrange. ^ge?

LUCILE

La vôtre me surprend avec plus de sujet :
De vos soins autrefois Valère était l'objet ;
Je vous ai vu pour lui m'accuser de caprice,
D'aveugle cruauté, d'orgueil et d'injustice;
Et quand je veux l'aimer, mon dessein vous déplaît !
Et je vous vois parler contre son intérêt !

ASCAGNE

Je le quitte, ma sœur, pour embrasser le vôtre : Je sais qu'il est
rangé dessous les lois d'une autre; Et ce serait un trait honteux à
vos appas, Si vous le rappeliez et qu'il ne revînt pas.

LUCILE

Si ce n'est que cela, j'aurai soin de ma gloire,

Et je sais pour son cœur tout ce que j'en dois croire :

ACTE DEUXIEME. SCENE TROISIEME

Il s'explique à mes yeux intelligiblement. Ainsi découvrez-lui sans peur mon sentiment ; Ou, si vous refusez de le faire, ma bouche Lui va faire savoir que son ardeur me touche. Quoi ! mon frère, à ces mots vous restez interdit?

ASCAGNE Ha ! ma sœur, si sur vous je puis avoir crédit. Si vous êtes sensible aux prières d'un frère, Quittez un tel dessein, et n'ôtez point Valère Aux vœux d'un jeune objet dont l'intérêt m'est cher. Et qui, sur ma parole, a droit de vous toucher, La pauvre infortunée aime avec violence ; A moi seul de ses feux elle fait confidence, Et je vois dans son cœur de tendres mouvements A dompter la fierté des plus durs sentiments. Oui, vous auriez pitié de l'état de son âme. Connaissant de quel coup vous menacez sa flamme, Et je ressens si bien la douleur qu'elle aura Que je suis assuré, ma sœur, qu'elle en mourra. Si vous lui dérobez l'amant qui peut lui plaire. Éraste est un parti qui doit vous satisfaire. Et des feux mutuels...

LUCILE

Mon frère, c'est assez :

Je ne sais point pour qui vous vous intéressez ; Mais, de grâce, cessons ce discours, je vous prie, Et me laissez un peu dans quelque rêverie.

ASCAGNE

Allez, cruelle sœur, vous me désespérez, Si vous effectuez vos desseins déclarés.

LUCILE, MARINETTE

MARINETTE La résolution, Madame, est assez prompte.

Un cœur ne pèse rien alors que l'on l'affronte ; Il court à sa vengeance, et saisit promptement Tout ce qu'il croit servir à son ressentiment. Le traître ! faire voir cette insolence extrême !

MARINETTE

Vous m'en voyez encor toute hors de moi-même ;

Et quoique là-dessus je rumine sans fin,

L'aventure me passe, et j'y perds mon latin.

Car enfin, aux transports d'une bonne nouvelle.

Jamais cœur ne s'ouvrit d'une façon plus belle :

De l'écrit obligeant le sien tout transporté

Ne me donnait pas moins que de la déité ;

Et cependant jamais, à cet autre message,

Fille ne fut traitée avecque tant d'outrage.

Je ne sais, pour causer de si grands changements,

Ce qui s'est pu passer entre ces courts moments.

LUCILE

Rien ne s'est pu passer dont il faille être en peine. Puisque rien ne le doit défendre de ma haine. Quoi ! tu voudrais chercher hors de sa lâcheté La secrète raison de cette indignité ?

Cet écrit malheureux, dont mon âme s'accuse. Peut-il à son transport souffrir la moindre excuse ?

ACTE DEUXIÈME. SCÈNE QUATRIEME

MARINETTE

En effet; je comprends que vous avez raison, Et que cette querelle est pure trahison. Nous en tenons, Madame; et puis, prêtons l'oreille Aux bons chiens de pendards qui nous chantent merveille, Qui pour nous accrocher feignent tant de langueur ! Laissons à leurs beaux mots fondre notre rigueur. Rendons-nous à leurs vœux, trop faibles que nous sommes ! Foin de notre sottise, et peste soit des hommes !

LUCILE

Eh bien ! bien ; qu'il s'en vante et rie à nos dépens, n n'aura pas sujet d'en triompher longtemps; Et je lui ferai voir qu'en une âme bien faite Le rriépris suit de près la faveur qu'on rejette.

MARINETTE

Au moins, en pareil cas, est-ce un bonheur bien doux Quand on sait qu'on n'a point d'avantage sur vous. Marinette eut bon nez, quoi qu'on en puisse dire, De ne permettre rien, un soir qu'on voulait rire. Quelque autre, sous espoir de matrimoine. Aurait ouvert l'oreille à la tentation ; Mais moi, nescio vos.

LUCILE

Que tu dis de folies.

Et choisis mal ton temps pour de telles saillies ! Enfin je suis touchée au cœur sensiblement. Et si jamais celui de ce perfide amant, Par un coup de bonheur, dont j'aurais tort, je pense, De vouloir à présent concevoir l'espérance (Car le ciel a trop pris plaisir de m'affliger Pour me donner celui de me pouvoir venger);

Quand, dis-je, par un sort à mes désirs propice,

Il reviendrait m'offrir sa vie en sacrifice,

Détester à mes pieds l'action d'aujourd'hui.

Je te défends surtout de me parler pour lui.

Au contraire, je veux que ton zèle s'exprime

A me bien mettre aux yeux la grandeur de son crime;

Et même, si mon cœur était pour lui tenté

De descendre jamais à quelque lâcheté.

Que ton affection me soit alors sévère.

Et tienne comme il faut la main à ma colère.

MARINETTE

Vraiment, n'ayez point peur, et laissez faire à nous : J'ai pour le moins autant de colère que vous ; Et je serais plutôt fille toute ma vie, Que mon gros traître aussi me redonnât envie. S'il vient...

ACTE DEUXIEME. SCNEE SIXIEME

D'un enfant supposé par mon trop d'avarice

Mon cœur depuis longtemps souffre bien le supplice,

Et quand je vois les maux où je me suis plongé.

Je voudrais à ce bien n'avoir jamais songé.

Tantôt je crains de voir, par la fourbe éventée,

Ma famille en opprobre et misère jetée ;

Tantôt, pour ce fils-là qu'il me faut conserver.

Je crains cent accidents qui peuvent arriver.

S'il advient que dehors quelque affaire m'appelle.

J'appréhende au retour cette triste nouvelle :

« Las ! vous ne savez pas ? vous l'a-t-on annoncé ?

Votre fils a la fièvre, ou jambe, ou bras cassé. »

Enfin, à tous moments, sur quoi que je m'arrête,

Cent sortes de chagrins me roulent sur la tête.

Ah!

ALBERT, MÉTAPHRASTE

MÉTAPHRASTE

Mandatum tuum euro diligenter.

ALBERT

Maître, j'ai voulu...

MÉTAPHRASTE

Maître est dit à magis ter C'est comme qui dirait trois fois plus grand.

Je meure.

Si je savais cela. Mais soit; à la bonne heure ! Maître, donc...

MÉTAPHRASTE Poursuivez.

ALBERT

Je veux poursuivre aussi ; Mais ne poursuivez point, vous, d'interrompre ainsi. Donc, encore une fois, maître, c'est la troisième. Mon fils me rend chagrin ; vous savez que je l'aime, Et que soigneusement je l'ai toujours nourri.

MÉTAPHRASTE

11 est vrai : Filio non potes t præferri Nisi filius.

ALBERT

Maître, en discourant ensemble, Ce jargon n'est pas fort nécessaire, me semble; Je vous crois grand latin, et grand docteur

juré. Je m'en rapporte à ceux qui m'en ont assuré ; Mais, dans un entretien qu'avec vous je destine, N'allez point déployer toute votre doctrine. Faire le pédagogue, et cent mots me cracher, Comme si vous étiez en chaire pour prêcher. Mon père, quoiqu'il eût la tête des meilleures. Ne m'a jamais rien fait apprendre que mes heures, Qui, depuis cinquante ans dites journallement, Ne sont encor pour moi que du haut-allemand. Laissez donc en repos votre science auguste. Et que votre langage à mon faible s'ajuste.

ACTE DEUXIEME. SCENE SIXIEME

MÉTAPHRASTE

Soit.

ALBERT

A mon fils l'hymen semble lui faire peur, Et, sur quelque parti que je sonde son cœur. Pour un pareil lien il est froid, et recule.

MÉTAPHRASTE

Peut-être a-t-il l'humeur du frère de Marc-Tulle, Dont avec Atticus le même fait sermon, Et comme aussi les Grecs disent Atanaton.

ALBERT

Mon Dieu, maître éternel, laissez là, je vous prie, Les Grecs, les Albanais, avec l'Esclavonie, Et tous ces autres gens dont vous venez parler : Eux et mon fils n'ont rien ensemble à démêler.

MÉTAPHRASTE Hé bien, donc, votre fils?

ALBERT

Je ne sais si dans l'âme Il ne sentirait point une secrète flamme. Quelque chose le trou oie, ou je suis fort déçu, Et je l'aperçus hier, sans en être aperçu, Dans un recoin du bois où nul ne se retire.

MÉTAPHRASTE

Dans un lieu reculé du bois, voulez-vous dire ? Un endroit écarté, latine, secessus ; Virgile l'a dit : Est in secessu locus...

ALBERT

Comment aurait-il pu l'avoir dit, ce Virgile, Puisque je suis certain que, dans ce lieu tranquille, Ame du monde enfin n'était lors que nous deux ?

MÉTAPHRASTE

Virgile est nommé là comme un auteur fameux D'an terme plus choisi que le mot que vous dites, Et non comme témoin de ce qu'hier vous vîtes.

ALBERT

Et moi, je vous dis, moi, que je n'ai pas besoin De terme plus choisi, d'auteur ni de témoin. Et qu'il suffit ici de mon seul témoignage.

MÉTAPHRASTE

Il faut choisir pourtant les mots mis en usage Par les meilleurs auteurs : Tu vivendo bonos. Comme on dit, scribendo sequare peritos.

ALBERT

Homme ou démon, veux-tu m'entendre sans con-

[teste ?

MÉTAPHRASTE

Quintilien en fait le précepte.

ALBERT

La peste Soit du causeur !

MÉTAPHRASTE

Et dit là-dessus doctement Un mot que vous serez bien aise assurément D'entendre.

ACTE DEUXIEME. SCENE SIXIEME

Je serai le diable qui t'emporte.

Chien d'homme. Oh ! que je suis tenté d'étrange sorte De faire sur ce mufle une application!

MÉTAPHRASTE

Mais qui cause, seigneur, votre inflammation ? Que voulez-vous de moi ?

ALBERT

Je veux que Ton m'écoute.

Vous ai-je dit vingt fois, quand je parle.

MÉTAPHRASTE

Ha ! sans doute.

Vous serez satisfait, s'il ne tient qu'à cela. Je me tais.

ALBERT Vous ferez sagement.

MÉTAPHRASTE

Me voilà Tout prêt de vous ouïr.

ALBERT Tant mieux.

MÉTAPHRASTE

Que je trépasse Si je dis plus mot.

ALBERT

Dieu vous en fasse la grâce.

MÉTAPHRASTE Vous n'accuserez point mon caquet désormais.

Ainsi soit-il

MÉTAPHRASTE Parlez quand vous voudrez.

ALBERT

J'y vais.

MÉTAPHRASTE Et n'appréhendez plus l'interruption nôtre.

ALBERT

C'est assez dit.

MÉTAPHRASTE

Je suis exact plus qu'aucun autre.

ALBERT Je le crois.

MÉTAPHRASTE

J'ai promis que je ne dirai rien.

ALBERT Suffit.

MÉTAPHRASTE

Dès à présent je suis muet.

ALBERT

Fort bien.

MÉTAPHRASTE

Parlez, courage ; au moins, je vous donne audience ; Vous ne vous plaindrez pas de mon peu de silence, Je ne desserre pas la bouche seulement.

ACTE DEUXIEME. SCENE SIXIEME

ALBERT Le traître!

MÉTAPHRASTE

Mais, de grâce, achevez viteement :

Depuis longtemps j'écoute; il est bien raisonnable Que je parle
à mon tour.

ALBERT Donc, bourreau détestable...

MÉTAPHRASTE

Hé ! bon Dieu ! voulez-vous que j'écoute à jamais ? Partageons
le parler au moins, ou je m'en vais.

ALBERT

Ma patience est bien...

MÉTAPHRASTE

Quoi ! voulez-vous poursuivre ?

Ce n'est pas encor fait ? Per Jovem, je suis ivre.

ALBERT Je n'ai pas dit..,

MÉTAPHRASTE

Encor ? Bon Dieu ! que de discours !

Rien n'est-il suffisant d'en arrêter le cours ?

ALBERT J'enrage !

MÉTAPHRASTE

Derechef? ô l'étrange torture!

Hé! laissez-moi parler un peu, je vous conjure; Un sot qui ne dit mot ne se distingue pas D'un savant qui se tait.

ALBERT, s'en allant

Parbleu ! tu te tairas.

MÉTAPHRASTE

D'où vient fort à propos cette sentence exprime D'un philosophe : « Parle, afin qu'on te connaisse ». Doncques, si de parler le pouvoir est ôté. Pour moi, j'aime autant perdre aussi l'humanité Et changer mon essence en celle d'une bête. Me voilà pour huit jours avec un mal de tête. Oh ! que les grands parieurs sont par moi détestés ! Mais quoi ! si les savants ne sont point écoutés, Si Ton veut que toujours ils aient la bouche close, Il faut donc renverser l'ordre de chaque chose : Que les poules dans peu dévorent les renards, Que les jeunes enfants remontrent aux vieillards, Qu'à poursuivre les loups les agnelets s'ébattent. Qu'un fou fasse les lois, que les femmes combattent, Que par les criminels les juges soient jugés, Et par les écoliers les maîtres fustigés ; Que le malade au sain présente le remède ; Que le lièvre craintif...

(Albert lui vient sonner aux oreilles une cloche de mulet, qui le fait fuir.)

Miséricorde ! à l'aide !

SCÈNE PREMIÈRE

MASCARILLE

Le ciel parfois seconde un dessein téméraire, Et Ion sort comme on peut d'une méchante affaire. Pour moi, qu'une imprudence a trop fait discourir, Le remède plus prompt où j'ai su recourir, C'est de pousser ma pointe, et dire en diligence A notre vieux patron toute la manigance- Son fils, qui m'embarrasse, est un évaporé; L'autre, diable ! disant ce que j'ai déclaré, Gare une irruption sur notre friperie : Au moins, avant qu'on puisse échauffer sa furie. Quelque chose de bon nous pourra succéder. Et les vieillards entre eux se pourront accorder. C'est ce qu'on va tenter; et, de la part du nôtre. Sans perdre un seul moment, je m'en vais trouver l'autre.

MASCARILLE, ALBERT

ALBERT Qui frappe ?

MASCARILLE Amis.

ALBERT

Ho ! Ho ! qui te peut amener, Mascarille ?

MASCARILLE

Je viens. Monsieur, pour vous donner Le bonjour.

ALBERT

Ha ! vraiment, tu prends beaucoup de peine ! De tout mon cœur, bonjour.

(Il rentre.)

La réplique est soudaine.

Quel homme brusque !

(Il frappe à la porte.)

ALBERT

Encor ?

Monsieur.

MASCARILLE

Vous n'avez pas ouï,

ACTE TROISIÈME. SCÈNE DEUXIEME

ALBERT Ne m'as-tu pas donné le bonjour?

MASCARILLE

Oui.

ALBERT

Hé bien ! bonjour, te dis-je.

(Il rentre.)

MASCARILLE

Oui ; mais je viens encore Vous saluer au nom du seigneur Polidore.

ALBERT

Ha ! c'est un autre fait. Ton maître t'a chargé De me saluer ?

MASCARILLE

Oui.

Je lui suis obligé; Va, que je lui souhaite une joie infinie.

(Il veut rentrer.)

MASCARILLE

Cet homme est ennemi de la cérémonie.

(Il frappe.) Je n'ai pas achevé, Monsieur, son compliment : Il voudrait vous prier d'une chose instamment.

ALBERT

Hé bien ! quand il voudra, je suis à son service.

(Il rentre.)

s6 LE DEPIT AMOUREUX

MASCARILLE, l'arrêtant.

Attendez, et souffrez qu'en deux mots je finisse. Il souhaite un moment pour vous entretenir D'une affaire importante, et doit ici venir.

ALBERT

Hé! quelle est-elle encor, l'affaire qui l'oblige A me vouloir parler?

MASCARILLE

Un grand secret, vous dis-je, Qu'il vient de découvrir en ce même moment, Et qui, sans doute, importe à tous deux grandement. Voilà mon ambassade.

SCENE III

ALBERT

O juste ciel ! je tremble :

Car enfin nous avons peu de commerce ensemble. Quelque tempête va renverser mes desseins, Et ce secret, sans doute, est celui que je crains. L'espoir de l'intérêt m'a fait quelque infidèle. Et voilà sur ma vie une tache éternelle ! Ma fourbe est découverte. Oh ! que la vérité Se peut cacher longtemps avec difficulté ! Et qu'il eût mieux valu pour moi, pour mon estime. Suivre les mouvements d'une peur légitime,

ACTE TROISIEME. SCENE aUATRIEME

Par qui je me suis vu tenté plus de vingt fois De rendre à Polidore un bien que je lui dois, De prévenir l'éclat où ce coup-ci m'ex-

pose. Et faire qu'en douceur passât toute la chose ! Mais, hélas ! c'en est fait, il n'est plus de saison. Et ce bien par la fraude entré dans ma maison N'en sera point tiré que, dans cette sortie, Il n'entraîne du mien la meilleure partie.

ALBERT, POLIDORE

POLIDORE

S'être ainsi marié sans qu'on en ait su rien !

Puisse cette action se terminer à bien !

Je ne sais qu'en attendre, et je crains fort du père

Et la grande richesse et la juste colère.

Mais je l'aperçois seul.

Dieu ! Polidore vient !

POLIDORE Je tremble à l'aborder.

ALBERT La crainte me retient.

POLIDORE

Par où lui débiter ?

ALBERT

Quel sera mon langage ?

POLIDORE

Son âme est toute émue.

ALBERT

Il change de visage.

POLIDORE

Je vois, seigneur Albert, au trouble de vos yeux, Que vous savez déjà qui m'amène en ces lieux.

ALBERT Hélas! oui.

POLIDORE

La nouvelle a droit de vous surprendre, Et je n'eusse pas cru ce que je viens d'apprendre.

ALBERT

J'en dois rougir de honte et de confusion.

POLIDORE

Je trouve condamnable une telle action, Et je ne prétends point excuser le coupable.

ALBERT Dieu fait miséricorde au pécheur misérable.

POLIDORE C'est ce qui doit par vous être considéré.

ALBERT Il faut être chrétien.

ACTE TROISIEME. SCÈNE aUATRIÈME

POLIDORE Il est très assuré.

ALBERT Grâce, au nom de Dieu, grâce, ô seigneur Polidore !

POLIDORE Ehl c'est moi qui de vous présentement l'implore.

ALBERT Afin de l'obtenir je me jette à genoux.

POLIDORE

Je dois en cet état être plutôt que vous.

ALBERT Prenez quelque pitié de ma triste aventure.

POLIDORE

Je suis le suppliant dans une telle injure.

ALBERT Vous me fendez le cœur avec cette bonté.

POLIDORE Vous me rendez confus de tant d'humilité.

Pardon, encore un coup.

POLIDORE

Hélas I pardon vous-même.

6o LE DEPIT AMOUREUX

ALBERT J'ai de cette action une douleur extrême.

POLIDORE

Et moi, j'en suis touché de même au dernier point.

ALBERT J'ose vous convier qu'elle n'éclate point.

POLIDORE Hélas ! seigneur Albert, je ne veux autre chose.

ALBERT Conservons mon honneur.

POLIDORE

Hé ! oui, je m'y dispose.

ALBERT Qjuant au bien qu'il faudra, vous-même en résoudrez.

POLIDORE

Je ne veux de vos biens que ce que vous voudrez.

De tous ces intérêts je vous ferai le maître,

Et je suis trop content si vous le pouvez être.

ALBERT Ha 1 quel homme de Dieu ! quel excès de douceur !

POLIDORE Quelle douceur, vous-même, après un tel malheur !

ALBERT Que puissie/-vous avoir toutes choses prospères!

ACTE TROISIEME. SCENE aUATRIEME 6i

POLIDORE

Le bon Dieu vous maintienne !

ALBERT

Embrassons- nous en frères.

POLIDORE

J'y consens de grand cœur, et me réjouis fort Que tout soit terminé par un heureux accord.

ALBERT

J'en rends grâces au ciel

POLIDORE

Il ne vous faut rien feindre :

Votre ressentiment me donnait lieu de craindre; Et, Lucile tombée en faute avec mon fils, Comme on vous voit puissant et de biens et d'amis...

ALBERT Hé ? que parlez-vous là de faute et de Lucile ?

POLIDORE

Soit, ne commençons point un discours inutile : Je veux bien que mon fils y trempe grandement ; Même, si cela fait à votre allègement, J'avouerai qu'à lui seul en est toute la faute ; Que votre fille avait une vertu trop haute Pour avoir jamais fait ce pas contre l'honneur Sans l'incitation d'un méchant suborneur ; Que le traître a séduit sa pudeur innocente. Et de votre conduite ainsi détruit l'attente. Puisque la chose est faite, et que, selon mes vœux. Un esprit de douceur nous met d'accord tous deux,

Ne raraentevons rien, et réparons l'offense Par la solennité d'une heureuse alliance.

ALBERT, à part.

O Dieu ! quelle méprise, et qu'est-ce qu'il m'apprend ! Je rentre ici d'un trouble en un autre aussi grand : Dans ces divers transports je ne sais que répondre, Et, si je dis un mot, j'ai peur de me confondre.

POLIDORE A quoi pensez-vous là, seigneur Albert?

ALBERT

A rien.

Remettons, je vous prie, à tantôt l'entretien : Un mal subit me prend, qui veut que je vous laisse.

SCENE V

POLIDORE

Je lis dedans son âme, et vois ce qui le presse, A quoi que sa raison l'eût déjà disposé, Son déplaisir n'est pas encor tout apaisé. L'image de laffront lui revient, et sa fuite Tâche à me déguiser le trouble qui l'agite. Je prends part à sa honte, et son deuil m'attendrit. 11 faut qu'un peu de temps remette son esprit : La douleur trop contrainte aisément se redouble. Voici mon jeune fou d'où nous vient tout ce trouble.

POLIDORE, VALÈRE

POLIDORE

Enfin, le beau mignon, vos bons déportements Troubleront les vieux jours d'un père à tous moments; Tous les jours vous ferez de nouvelles merveilles, Et nous n'aurons jamais autre chose aux oreilles.

VALÈRE

Que fais-je tous les jours qui soit si criminel? En quoi mériter tant le courroux paternel?

POLIDORE

Je suis un étrange homme, et d'une humeur terrible,

D'accuser un enfant si sage et si paisible !

Las! il vit comme un saint, et dedans la maison

Du matin jusqu'au soir il est en oraison.

Dire qu'il pervertit l'ordre de la nature.

Et fait du jour la nuit, ô la grande imposture !

Qu'il n'a considéré père ni parenté

En vingt occasions, horrible fausseté !

Que de fraîche mémoire un furtif hyménée

A la fille d'Albert a joint sa destinée.

Sans craindre de la suite un désordre puissant :

On le prend pour un autre, et le pauvre innocent

Ne sait pas seulement ce que je lui veux dire !

Ha ! chien, que j'ai reçu du ciel pour mon martyr,

Te croiras-tu toujours, et ne pourrai-je pas

Te voir être une fois sage avant mon trépas ?

VALÈRE, seul et rêvant.

D'où peut venir ce coup ? Mon âme embarrassée Ne voit que Mascarille où jeter sa pensée. Il ne sera pas homme à m'en faire un aveu : il faut user d'adresse et me contraindre un peu Dans ce juste courroux.

ACTE TROISIEME. SCENE SEPTIEME

Et je voudrais savoir qui peut être capable D'avoir pu rendre ainsi son esprit si traitable. Je ne puis t'exprimer l'aise que j'en reçois.

MASCARILLE

Et que me diriez-vous. Monsieur, si c'était moi Qui vous eût procuré cette heureuse fortune?

VALÈRE Bon, bon ! tu voudrais bien ici m'en donner d'une.

MASCARILLE

C'est moi, vous dis-je, moi, dont le patron le sait, Et qui vous ai produit ce favorable effet.

VALÈRE- Mais, là, sans te railler?

MASCARILLE

Que le diable m'emporte Si je fais raillerie, et s'il n'est de la sorte !

VALÈRE^ mettant l'épée à la main.

Et qu'il m'entraîne, moi, si tout présentement Tu n'en vas recevoir le juste payement.

MASCARILLE Ha 1 Monsieur, qu'est ceci ? Je défends la surprise.

VALÈRE

C'est la fidélité que tu m'avais promise ?

Sans ma feinte, jamais tu n'eusses avoué

Le trait que j'ai bien cru que tu m'avais joué.

Traître, de qui la langue à causer trop habile D'un père contre moi vient d'échauffer la bile, Qui me perds tout à fait, il faut sans discourir Que tu meures.

MASCARILLE

Tout beau ! Mon âme pour mourir N'est pas en bon état. Dai-
gnez, je vous conjure, Attendre le succès qu'aura cette aventure.
J'ai de fortes raisons qui m'ont fait révéler Un hymen que vous-
même aviez peine à celer ; C'était Qn coup d'État, et vous verrez
l'issue Condamner la fureur que avez conçue.

De quoi vous fâchez-vous, pourvu que vos souhaits Se trouvent par mes soins pleinement satisfaits. Et voyent mettre à fin la contrainte où vous êtes ?

VALÈRE

Et si tous ces discours ne sont que des sornettes ?

MASCARILLE

Toujours serez-vous lors à temps pour me tuer. iMais enfin mes projets pourront s'effectuer. Dieu fera pour les siens, et, content dans la suite, Vous me remercierez de ma rare conduite.

VALÈRE Nous verrons. Mais Lucile...

MASCARILLE

Alte! son père sort.

VALÈRE, ALBERT, MASCARILLE

ALBERT

Plus je reviens du trouble où j'ai donné d'abord. Plus je me sens piqué de ce discours étrange Sur qui ma peur prenait un si dangereux change ; Car Lucile soutient que c'est une chanson. Et m'a parlé d'un air à m'ôter tout soupçon.

(A Valère.) Ha ! Monsieur, est-ce vous de qui l'audace insigne Met en jeu mon honneur et fait ce conte indigne?

MASCARILLE

Seigneur Albert, prenez un ton un peu plus doux, Et contre votre gendre ayez moins de courroux.

ALBERT

Comment gendre ? coquin ! Tu portes bien la mine De pousser les ressorts d'une telle machine. Et d'en avoir été le premier inventeur.

MASCARILLE Je ne vois ici rien à vous mettre en fureur.

ALBERT

Trouves-tu beau, dis-moi, de diffamer ma fille, Et faire un tel scandale à toute une famille ?

MASCARILLE Le voilà prêt de faire en tout vos volontés.

ALBERT

Que voudrais-je, sinon qu'il dît des vérités?

Si quelque intention le pressait pour Lucile,

La recherche en pouvait être honnête et civile :

Il fallait l'attaquer du côté du devoir.

Il fallait de son père implorer le pouvoir,

Et non pas recourir à cette lâche feinte

Qui porte à la pudeur une sensible atteinte.

MASCARILLE

Quoi ! Lucile n'est pas sous des liens secrets A mon maître?

ALBERT

Non, traître, et n'y sera jamais.

MASCARILLE

Tout doux ; et s'il est vrai que ce soit chose faite, Voulez-vous l'approuver, cette chaîne secrète?

ALBERT

Et s'il est constant, toi, que cela ne soit pas, Veux-tu te voir casser les jambes et les bras ?

VALÈRE

Monsieur, il est aisé de vous faire paraître Qu'il dit vrai.

ALBERT

Bon! voilà l'autre encor, digne maître D'un semblable valet. O les menteurs hardis !

MASCARILLE

D'homme d'honneur, il est ainsi que je le dis.

ACTE TROISIEME. SCENE HUITIÈME

VALÈRE Qjuel serait notre but de vous en faire accroire ?

ALBERT Ils s'entendent tous deux comme larrons en foire.

MASCARILLE

Mais venons à la preuve, et, sans nous quereller, Faites sortir Lucile, et la laissez parler.

ALBERT Et si le démenti par elle vous en reste ?

MASCARILLE

Elle n'en fera rien, Monsieur, je vous proteste : Promettez à leurs vœux votre consentement. Et je veux m'exposer au plus dur châtiment. Si de sa propre bouche elle ne vous confesse Et la foi qui l'engage et l'ardeur qui la presse.

ALBERT Il faut voir cette affaire.

MASCARILLE, à Valère.

Allez; tout ira bien.

ALBERT Holà ! Lucile, un mot.

VALÈRE Je crains...

MASCARILLE

Ne craignez rien .

VALÈRE, ALBERT, MASCARILLE, LUCILE

MASCARILLE, à Lucile.

Seigneur Albert, au moins silence. Enfin, Madame, Toute chose conspire au bonheur de votre âme, Et monsieur votre père, averti de vos feux. Vous laisse votre époux, et confirme vos vœux,

Pourvu que, bannissant toutes craintes frivoles. Deux mots de votre aveu confirment nos paroles.

LUCILE

Que me vient donc conter ce coquin assuré ?

MASCARILLE Bon ! me voilà déjà d'un beau titre honoré !

LUCILE

Sachons un peu, Monsieur, quelle belle saillie Fait ce conte galant qu'aujourd'hui l'on publie.

VALÈRE

Pardon, charmant objet ; un valet a parlé. Et j'ai vu malgré moi notre hymen révélé.

LUCILE Notre hymen ?

VALÈRE

On sait tout, adorable Lucile, Et vouloir déguiser est un soin inutile.

ACTE TROISIEME. SCENE NEUVIEME

LUCILE Quoi ! l'ardeur de mes feux vous a fait mon époux ?

C'est un bien qui me doit faire mille jaloux ; Mais j'impute bien moins ce bonheur de ma flamme A l'ardeur de vos feux qu'aux bontés de votre âme. Je sais que vous avez sujet de vous

fâcher ; Que c'était un secret que vous vouliez cacher, Et j'ai de mes transports forcé la violence A ne point violer votre expresse défense : Mais...

MASCARILLE

Eh bien ! oui, c'est moi ; le grand mal que voilà !

LUCILE

Est-il une imposture égale à celle-là ?

Vous l'osez soutenir en ma présence même.

Et pensez m'obtenir par ce beau stratagème ?

O le plaisant amant, dont la galante ardeur

Veut blesser mon honneur, au défaut de mon cœur,

Et que mon père, ému de l'éclat d'un sot conte,

Paye avec mon hymen qui me couvre de honte !

Quand tout contribuerait à votre passion.

Mon père, les destins, mon inclination,

On me verrait combattre, en ma juste colère.

Mon inclination, les destins et mon père;

Perdre même le jour, avant que de m'unir

A qui par ce moyen aurait cru m'obtenir.

Allez; et si mon sexe, avecque bienséance,

Se pouvait emporter à quelque violence,

Je vous apprendrais bien à me traiter ainsi.

VALÈRE, à Mascarille.

C'en est fait; son courroux ne peut être adouci.

MASCARILLE

Laissez-moi lui parler. Eh! Madame, de grâce, A quoi bon maintenant toute cette grimace ? Quelle est votre pensée, et quel bourru transport Contre vos propres vœux vous fait roidir si fort? Si monsieur votre père était homme farouche. Passe ; mais il permet que la raison le touche. Et lui-même m'a dit qu'une confession Vous va tout obtenir de son affection.

Vous sentez, je crois bien, quelque petite honte A faire un libre aveu de l'amour qui vous dompte ; Mais s'il vous a fait perdre un peu de liberté, Par un bon mariage on voit tout rajusté ; Et, quoi que l'on reproche au feu qui vous consomme, Le mal n'est pas si grand que de tuer un homme. On sait que la chair est fragile quelquefois, Et qu'une fille, enfin, n'est ni caillou, ni bois. Vous n'avez pas été sans doute la première, Et vous ne serez pas, que je crois, la dernière.

LUCILE

Quoi! vous pouvez ouïr ces discours effrontés. Et vous ne dites mot à ces indignités ?

ALBERT

Que veux-tu que je die? une telle aventure Me met tout hors de moi.

MASCARILLE

Madame, je vous jure Que déjà vous devriez avoir tout confessé.

ACTE TROISIÈME. SCENE DIXIEME

LUCILE Et quoi donc confesser?

MASCARILLE

Quoi? ce qui s'est passé Entre mon maître et vous; la belle raillerie!

LUCILE Et que s'est-il passé, monstre d'effronterie, Entre ton maître et moi?

MASCARILLE

Vous devez, que je crois, En savoir un peu plus de nouvelle que moi; Et pour vous cette nuit fut trop douce pour croire Que vous puissiez si vite en perdre la mémoire.

LUCILE C'est trop souffrir, mon père, un impudent valet.

(Elle lui donne un soufflet.)

VALÈRE, MASCARILLE, ALBERT

MASCARILLE Je crois qu'elle me vient de donner un soufflet.

ALBERT Va. coquin, scélérat, sa main vient sur ta joue De faire une action dont son père la loue.

Et nonobstant cela, qu'un diable en cet instant M'emporte, si j'ai dit rien que de très constant.

ALBERT

Et, nonobstant cela, qu'on me coupe une oreille Si tu portes fort loin une audace pareille.

MASCARILLE

Voulez-vous deux témoins qui me justifieront ?

ALBERT

Veux-tu deux de mes gens qui te bâtonneront?

MASCARILLE

Leur rapport doit au mien donner toute créance.

ALBERT

Leurs bras peuvent du mien réparer l'impuissance.

MASCARILLE

Je vous dis que Lucile agit par honte ainsi.

ALBERT

Je te dis que j'aurai raison de tout ceci.

MASCARILLE Connaissez- vous Ormin, ce gros notaire habile?

ALBERT Connais-tu bien Grimpant, le bourreau de la ville?

MASCARILLE Et Simon le tailleur, jadis si recherché?

ACTE TROISIÈME. SCÈNE DIXIÈME

Et la potence mise au milieu du marché?

MASCARILLE Vous verrez confirmer par eux cet hyménée.

ALBERT Tu verras achever par eux ta destinée.

MASCARILLE Ce sont eux qu'ils ont pris pour témoins de leur foi.

ALBERT Ce sont eux qui dans peu me vengeront de toi.

MASCARILLE Et ces yeux les ont vus s'entre-donner parole.

ALBERT Et ces yeux te verront faire la capriole.

MASCARILLE Et, pour signe, Lucile avait un voile noir.

ALBERT Et, pour signe, ton front nous le fait assez voir.

MASCARILLE

O l'obstiné vieillard !

ALBERT

O le fourbe damnable !

Va, rends grâce à mes ans, qui me font incapable De punir sur-le-champ l'affront que tu me fais : Tu n'en perds que l'at-

tente, et je te le promets.

VALÈRE, MASCARILLE

Hé bien ! ce beau succès que tu devais produire...

MASCARILLE

J'entends à demi-mot ce que vous voulez dire. Tout s'arme contre moi ; pour moi de tous côtés Je vois coups de bâton et gibets apprêtés : Aussi, pour être en paix dans ce désordre extrême, Je me vais d'un rocher précipiter moi-même, Si, dans le désespoir dont mon cœur est outré. Je puis en rencontrer d'assez haut à mon gré. Adieu, Monsieur.

VALÈRE

Non, non ; ta fuite est superflue :

Si tu meurs, je prétends que ce soit à ma vue.

MASCARILLE

Je ne saurais mourir quand je suis regardé, Et mon trépas ainsi se verrait retardé.

VALÈRE

Suis-moi, traître, suis-moi; mon amour en furie Te fera voir si c'est matière à raillerie.

MASCARILLE

Malheureux Mascarille ! à quels maux aujourd'hui Te vois-tu
condamné pour le péché d'autrui !

ASCAGNE, FROSINE

FROSINE

L'aventure est fâcheuse.

ASCAGNE

Ah! ma chère Frosine, Le sort absolument a conclu ma ruine.

Cette affaire, venue au point où la voilà. N'est pas assurément
pour en demeurer là ; Il faut qu'elle passe outre ; et Lucile et Va-
lère, Surpris des nouveautés d'un semblable mystère. Voudront
chercher un jour dans ces obscurités Par qui tous mes projets se
verront avortés. Car enfin, soit qu'Albert ait part au stratagème,
Ou qu'avec tout le monde on l'ait trompé lui-même,

S'il arrive une fois que mon sort éclairci

Mette ailleurs tout le bien dont le sien a grossi, Jugez s'il aura
lieu de souffrir ma présence : Son intérêt détruit me laisse à ma
naissance ; C'est fait de sa tendresse, et, quelque sentiment Où
pour ma fourbe alors pût être mon amant, Voudra-t-il avouer
pour épouse une fille Qu'il verra sans appui de biens et de famille
?

FROSINE

Je trouve que c'est là raisonné comme il faut;

Mais ces réflexions devaient venir plus tôt.

Qui vous a jusqu'ici caché cette lumière?

Il ne fallait pas être une grande sorcière

Pour voir, dès le moment de vos dessins pour lui.

Tout ce que votre esprit ne voit que d'aujourd'hui.

L'action le disait, et dès que je l'ai sue.

Je n'en ai prévu guère une meilleure issue.

ASCAGNE

Que dois-je faire enfin ? Mon trouble est sans pareil: Mettez-vous en ma place, et me donnez conseil.

FROSINE

Ce doit être à vous-même, en prenant votre place, A me donner conseil dessus cette disgrâce : Car je suis maintenant vous, et vous êtes moi ; Conseillez-moi, Frosine, au point où je me vois. Quel remède trouver ? Dites, je vous en prie.

ASCAGNE

Hélas î ne traitez point ceci de raillerie.

C'est prendre peu de part à mes cuisants ennuis

Que de rire, et de voir les termes où j'en suis.

ACTE QUATRIÈME. SCÈNE PREMIÈRE

FROSINE

Non vraiment, tout de bon, votre ennui m'est sensible, Et pour vous en tirer je ferais mon possible. Mais que puis-je, après tout ? Je vois fort peu de jour A tourner cette affaire au gré de votre amour.

ASCAGNE

Si rien ne peut m'aider, il faut donc que je meure.

FROSINE

Ha ! pour cela toujours il est assez bonne heure : La mort est un remède à trouver quand on veut. Et l'on s'en doit servir le plus tard que l'on peut.

ASCAGNE

Non, non, Frosine, non; si vos conseils propices Ne conduisent mon sort parmi ces précipices, Je m'abandonne toute aux traits du désespoir.

FROSINE

Savez-vous ma pensée ? Il faut que j'aille voir La... Mais Éraste vient, qui pourrait nous distraire; Nous pourrons en marchant parler de cette affaire. Allons, retirons-nous.

80 LE DEPIT AMOUREUX

ÉRASTE, GROS-RENÉ

ÉRASTE

Encore rebuté ?

GROS-RENÉ

Jamais ambassadeur ne fut moins écouté :

A peine ai-je voulu lui porter la nouvelle

Du moment d'entretien que vous souhaitiez d'elle.

Qu'elle m'a répondu, tenant son quant-à-moi :

« Va, va, je fais état de lui comme de toi ;

Dis-lui qu'il se promène » ; et, sur ce beau langage,

Pour suivre son chemin m'a tourné le visage.

Et Marinette aussi, d'un dédaigneux museau.

Lâchant un : « Laissez-nous, beau valet de carreau »,

M'a planté là comme elle, et mon sort et le vôtre

N'ont rien à se pouvoir reprocher l'un à l'autre.

ÉRASTE

L'ingrate ! recevoir avec tant de fierté Le prompt retour d'un cœur justement emporté ! Quoi ! le premier transport d'un amour qu'on abuse Sous tant de vraisemblance est indigne d'excuse ? Et ma plus vive ardeur, en ce moment fatal, Devait être insensible au bonheur d'un rival ? Tout autre n'eût pas fait même

chose en ma place, Et se fût moins laissé surprendre à tant d'audace ? De mes justes soupçons suis-je sorti trop tard ? Je n'ai point attendu de serments de sa part ; Et, lorsque tout le monde encor ne sait qu'en croire. Ce cœur impatient lui rend toute sa gloire:

ACTE QUATRIÈME. SCÈNE DEUXIÈME 81

Il cherche à s'excuser, et le sien voit si peu Dans ce profond respect la grandeur de mon feu ! Loin d'assurer une âme, et lui fournir des armes Contre ce qu'un rival lui veut donner d'alarmes, L'ingrate m'abandonne à mon jaloux transport, Et rejette de moi message, écrit, abord ! Ha! sans doute, un amour a peu de violence, Qu'est capable d'éteindre une si faible offense ; Et ce dépit si prompt à s'armer de rigueur * Découvre assez pour moi tout le fond de son cœur. Et de quel prix doit être à présent à mon âme Tout ce dont son caprice a pu flatter ma flamme ! Non, je ne prétends plus demeurer engagé Pour un cœur où je vois le peu de part que j'ai ; Et puisque l'on témoigne une froideur extrême A conserver les gens, je veux faire de même.

GROS-RENÉ

Et moi de même aussi. Soyons tous deux fâchés. Et mettons notre amour au rang des vieux péchés. Il faut apprendre à vivre à ce sexe volage. Et lui faire sentir que l'on a du courage. Qui souffre ses mépris les veut bien recevoir : Si nous avons l'esprit de nous faire valoir, Les femmes n'auraient pas la parole si haute. Oh! qu'elles nous sont bien fières par notre faute 1 Je veux être pendu, si nous ne les verrions Sauter à notre cou plus que nous

ne voudrions, Sans tous ces vils devoirs dont la plupart des hommes Les gâtent tous les jours dans le siècle où nous sommes.

ÉRASTE

Pour moi, sur toute chose un mépris me surprend; Et, pour punir le sien par un autre aussi grand, Je veux mettre en mon cœur une nouvelle flamme.

GROS-RENE

Et moi, je ne veux plus m'embarrasser de femme;
A toutes je renonce, et crois, en bonne foi^
Que vous feriez fort bien de faire comme moi.
Car, voyez-vous, la femme est, comme on dit, mon
Un certain animal difficile à connaître, ^maître,
Et de qui la nature est fort encline au mal :
Et comme un animal est toujours animal,
Et ne sera jamais qu'animal, quand sa vie
Durerait cent mille ans, aussi, sans repartie,
La femme est toujours femme, et jamais ne sera
Que femme, tant qu'entier le monde durera.
D'où vient qu'un certain Grec dit que sa tête passe
Pour un sable mouvant : car, goûtez bien, de grâce,
Ce raisonnement-ci, lequel est des plus forts :

Ainsi que la tête est comme le chef du corps,
Et que le corps sans chef est pire qu'une bête.
Si le chef n'est pas bien d'accord avec la tête,
Que tout ne soit pas bien réglé par ses compas,
Nous voyons arriver de certains embarras :
La partie brutale alors veut prendre empire
Dessus la sensitive, et l'on voit que l'un tire
A dia, l'autre à hurhaut; l'un demande du mou.
L'autre du dur ; enfin tout va sans savoir où :
Pour montrer quici-bas, ainsi qu'on l'interprète,
La tête d'une femme est comme une girouette
Au haut d'une maison, qui tourne au premier vent.
C'est pourquoi le cousin Aristoie souvent
La compare à la mer; d'où vient qu'on dit qu'au monde
On ne peut rien trouver de si stable que l'onde.
Or, par comparaison (car la comparaison
Nous fait distinctement comprendre une raison,
Et nous aimons bien mieux, nous autres gens d'étude,
Une comparaison qu'une similitude),

ACTE aUATRIEME. SCENE DEUXIEME

Par comparaison donc, mon maître, s'il vous plaît, Comme on voit que la mer, quand l'orage s'accroît, Vient à se courroucer, le vent souffle et ravage, Les flots contre les flots font un remû-ménage Horrible, et le vaisseau, malgré le nautonier, Va tantôt à la cave et tantôt au grenier ; Ainsi, quand une femme a sa tête fantasque. On voit une tempête en forme de bourrasque. Qui veut compétiter par de certains... propos; Et lors un... certain vent, qui par... de certains flots, De... certaine façon, ainsi qu'un banc de sable... Quand... Les femmes enfin ne valent pas le diable.

ÉRASTE Cest fort bien raisonner.

GROS-RENÉ

Assez bien, Dieu merci.

Mais je les vois, Monsieur, qui passent par ici. Tenez-vous ferme, au moins.

ÉRASTE

Ne te mets pas en peine.

GROS-RENÉ J'ai bien peur que ses yeux resserrent votre chaîne.

ÉRASTE, LUCILE, MARINETTE, GROS-RENÉ

MARINETTE Je l'aperçois encor; mais ne vous rendez point.

LUCILE

Ne me soupçonne pas d'être faible à ce point.

Il vient à nous.

ÉRASTE

Non, non; ne croyez pas, Madame, Que je revienne encor vous parler de ma flamme : C'en est fait ; je me veux guérir, et connais bien Ce que de votre cœur a possédé le mien. Un courroux si constant pour l'ombre d'une offense M'a trop bien éclairé de votre indifférence. Et je dois vous montrer que les traits du mépris Sont sensibles surtout aux généreux esprits. Je l'avouerai, mes yeux observaient dans les vôtres Des charmes qu'ils n'ont point trouvés dans tous les Et le ravissement où j'étais de mes fers [autres,

Les aurait préférés à des sceptres offerts ; Oui, mon amour pour vous sans doute était extrême, Je vivais tout en vous ; et, je l'avouerai même, Peut-être qu'après tout j'aurai, quoique outragé, Assez de peine encore à m'en voir dégagé ; Possible que, malgré la cure qu'elle essaie. Mon âme saignera longtemps de cette plaie,

ACTE QUATRIÈME. SCÈNE TROISIÈME

Et qu'affranchi d'un joug qui faisait tout mon bien. Il faudra se résoudre à n'aimer jamais rien. Mais enfin, il n'importe ; et puisque votre haine Chasse un cœur tant de fois que l'amour vous ramène. C'est la dernière ici des importunités Que vous aurez jamais de mes vœux rebutés.

LUCILE

Vous pouvez faire aux miens la grâce tout entière. Monsieur, et m'épargner encor cette dernière.

ÉRASTE

Hé bien! Madame, hé bien! ils seront satisfaits : Je romps avecque vous, et j'y romps pour jamais. Puisque vous le voulez. Que je perde la vie, Lorsque de vous parler je reprendrai l'envie.

LUCILE Tant mieux ; c'est m'obliger.

ÉRASTE

Non, non ; n'ayez pas peur Que je fausse parole ; eussé-je un faible cœur Jusques à n'en pouvoir effacer votre image, Croyez que vous n'aurez jamais cet avantage De me voir revenir.

^ LUCILE

Ce serait bien en vain.

ÉRASTE

Moi-même de cent coups je percerais mon sein, Si j'avais jamais fait cette bassesse insigne De vous revoir après ce traite-

ment indigne.

LUCILE

Soit ; n'en parlons donc plus.

ÉRASTE

Oui, oui, n'en parlons plus :

Et pour trancher ici tous propos superflus, Et vous donner, ingrate, une preuve certaine Que je veux sans retour sortir de votre chaîne. Je ne veux rien garder qui puisse retracer Ce que de mon esprit il me faut effacer. Voici votre portrait : il présente à la vue Cent charmes merveilleux dont vous êtes pourvue ; Mais il cache sous eux cent défauts aussi grands. Et c'est un imposteur enfin que je vous rends.

GROS-RENÉ Bon!

Et moi, pour vous suivre au dessein de tout rendre. Voilà le diamant que vous m'aviez fait prendre.

MARINETTE Fort bien !

ÉRASTE

Il est à vous encor ce bracelet.

LUCILE Et cette agate à vous, qu'on fit mettre en cachet.

ÉRASTE //•/

Vous m'aimez d'une amour extrême, Eraste, et de mon cœur voulez être éclairci :

Si je n'aime Eraste de même.

Au moins aimé-je fort qu'Éraste m'aime ainsi.

ACTE QUATRIÈME. SCÈNE TROISIÈME

ÉRASTE continue.

Vous m'assuriez par là d'agréer mon service : C'est une fausseté digne de ce supplice.

(Il déchire la lettre.)

LUCILE ///

J'ignore le destin de mon amour ardente, Et jusqu'à quand je souffrirai ; Mais je sais, ô beauté charmante, Que toujours je vous aimerai.

LUCILE continue.

Voilà qui m'assurait à jamais de vos feux : Et la main et la lettre ont menti toutes deux.

(Elle déchire la lettre.)

GROS-RENÉ Poussez.

ÉRASTE Elle est de vous ? Suffit ; même fortune.

MARINETTE, à Lucile.

Ferme.

LUCILE

J'aurais regret d'en épargner aucune.

GROS-RENÉ, à Éraste.

N'ayez pas le dernier.

MARINETTE, à Lucile.

Tenez bon jusqu'au bout.

LUCILE

Enfin, voilà le reste.

ÉRASTE

Et, grâce au ciel, c'est tout.

Que sois-je exterminé, si je ne tiens parole 1

LUCILE Me confonde le ciel, si la mienne est frivole!

ÉRASTE

Adieu donc.

LUCILE

Adieu donc.

MARINETTE, à Lucile.

Voilà qui va des mieux.

GROS-RENÉ, à Éraste.

Vous triomphez.

MARINETTE, à Lucile.

Allons, ôtez-vous de ses yeux.

GROS-RENÉ, à Éraste.

Retirez- vous après cet effort de courage.

MARINETTE, à Lucile.

Qu'attendez-vous encor ?

GROS-RENÉ, à Éraste.

Que faut-il davantage ?

ÉRASTE

Ha I Lucile, Lucile, un cœur comme le mien Se fera regretter,
et je le sais fort bien.

ACTE QUATRIÈME. SCÈNE TROISIEME

LUCILE

Eraste, Eraste,, un cœur fait comme est fait le vôtre Se peut facilement réparer par un autre.

ÉRASTE

Non, non, cherchez partout, vous n'en aurez jamais De si passionné pour vous, je vous promets. Je ne dis pas cela pour vous rendre attendrie : J'aurais tort d'en former encore quelque envie, Mes plus ardents respects n'ont pu vous obliger, Vous avez voulu rompre, il n'y faut plus songer. Mais personne après moi, quoi

qu'on vous fasse enten- N'aura jamais pour vous de passion si tendre, [dre,

Quand on aime les gens, on les traite autrement : On fait de leur personne un meilleur jugement.

ÉRASTE

Quand on aime les gens, on peut de jalousie, Sur beaucoup d'apparence, avoir l'âme saisie; Mais alors qu'on les aime, on ne peut en effet Se résoudre à les perdre, et vous, vous l'avez fait.

LUCILE

La pure jalousie est plus respectueuse.

ÉRASTE On voit d'un œil plus doux une offense amoureuse.

LUCILE

Non, votre cœur, Éraste, était mal enflammé.

ÉRASTE

Non, Lucile, jamais vous ne m'avez aimé.

LUCILE

Eh! je crois que cela faiblement vous soucie : Peut-être en serait-il beaucoup mieux pour ma vie, Si je... Mais laissons là ces discours superflus, Je ne dis point quels sont mes pensers là-dessus.

ÉRASTE Pourquoi ?

LUCILE

Par la raison que nous rompons ensemble, Et que cela n'est plus de saison, ce me semble.

Nous rompons ?

LUCILE

Oui vraiment. Quoi ! n'en est-ce pas

[fait ?

ERASTE

Et vous voyez cela d'un esprit satisfait ?

LUCILE

Comme vous.

ÉRASTE

Comme moi ?

LUCILE

Sans doute. C'est faiblesse De faire voir aux gens que leur perte nous blesse.

ÉRASTE Mais, cruelle, c'est vous qui l'avez bien voulu.

ACTE QUATRIEME. SCENE TROISIEME

LUCILE Moi? point du tout; c'est vous qui l'avez résolu.

ÉRASTE

Moi ? je vous ai cru là faire un plaisir extrême...

LUCILE Point, vous avez voulu vous contenter vous-même.

ÉRASTE

Mais si mon cœur encor revoulait sa prison, Si, tout fâché qu'il est, il demandait pardon ?...

Non, non, n'en faites rien; ma faiblesse est trop grande. J'aurais peur d'accorder trop tôt votre demande.

ÉRASTE

Ha ! vous ne pouvez pas trop tôt me l'accorder. Ni moi sur cette peur trop tôt le demander ; Consentez-y, Madame, une flamme si belle Doit, pour votre intérêt, demeurer immortelle. Je le demande enfin; me l'accorderez-vous. Ce pardon obligeant ?

LUCILE

Ramenez-moi chez nous.

MARINETTE, GROS-RENÉ

MARINETTE O la lâche personne !

GROS-RENÉ

Ha! le faible courage!

MARINETTE

J'en rougis de dépit.

GROS-RENÉ

J'en suis gonflé de rage :

Ne t'imaginer pas que je me rende ainsi.

MARINETTE Et ne pense pas, toi, trouver ta dupe aussi.

GROS-RENÉ

Viens, viens frotter ton nez auprès de ma colère.

MARINETTE

Tu nous prends pour une autre, et tu n'as pas affaire A ma sotte maîtresse. Ardez le beau museau, Pour nous donner envie encore de sa peau ! Moi, j'aurais de l'amour pour ta chienne de face? Moi, je te chercherais ? Ma foi, l'on t'en fricasse Des filles comme nous.

GROS-RENÉ

Oui ? tu le prends par là?

Tiens, tiens, sans y chercher tant de façons, voilà

ACTE QUATRIÈME. SCÈNE QUATRIÈME

Ton beau galant de neige avec ta nonpareille, Il n'aura plus l'honneur d'être sur mon oreille.

MARINETTE

Et toi, pour te montrer que tu m'es à mépris, Voilà ton demi-cent d'épingles de Paris Que tu me donnas hier avec tant de fanfare.

GROS-RENÉ

Tiens encor ton couteau; la pièce est riche et rare. Il te coûta six blancs lorsque tu m'en fis don.

MARINETTE Tiens tes ciseaux, avec ta chaîne de laiton.

GROS-RENÉ

J'oubliais d'avant-hier ton morceau de fromage; Tiens : je voudrais pouvoir rejeter le potage Que tu me fis manger, pour n'avoir rien à toi.

Je n'ai point maintenant de tes lettres sur moi ; Mais j'en ferai du feu jusques à la dernière.

GROS-RENÉ

Et des tiennes tu sais ce que j'en saurai faire ?

MARINETTE Prends garde à ne venir jamais me reprier.

GROS-RENÉ

Pour couper tout chemin à nous rapatrier, Il faut rompre la paille : une paille rompue Rend, entre gens d'honneur, une affaire conclue. Ne fais point les doux yeux, je veux être fâché.

MARINETTE Ne me lorgne point, toi ; j'ai l'esprit trop touché.

GROS-RENÉ

Romps ; voilà le moyen de ne s'en plus dédire. Romps; tu ris, bonne bête!

MARIKErrE

Oui, car tu me fais rire.

GROS-RENÉ

La peste soit ton ris ! Voilà tout mon courroux Déjà dulcifié : qu'en dis-tu ? romprons-nous, Ou ne romprons-nous pas ?

MARINETTE Vois.

GROS-RENÉ

Vois, toi.

Vois toi-même.

GROS-RENÉ

Est-ce que tu consens que jamais je ne t'aime?

MARINETTE

Moi ? ce que tu voudras.

GROS-RENÉ

Ce que tu voudras, toi.

Dis...

MARINETTE

Je ne dirai rien.

SCÈNE PREMIÈRE

MASCARILLE

« Dès que l'obscurité régnera dans la ville,

Je me veux introduire au logis de Lucile;

Va vite de ce pas préparer pour tantôt

Et la lanterne sourde et les armes qu'il faut. »

Quand il m'a dit ces mots, il m'a semblé d'entendre :

« Va vite ment chercher un licou pour te pendre » .

Venez ça, mon patron, car, dans l'étonnement

Où m'a jeté d'abord un tel commandement,

Je n'ai pas eu le temps de vous pouvoir répondre :

Mais je vous veux ici parler et vous confondre :

Défendez- vous donc bien, et raisonnons sans bruit.

Vous voulez, dites-vous, aller voir cette nuit

Lucile ? — Oui , Mascarille. — Et que pensez-vous faire ?

— Une action d'amant qui se veut satisfaire.

— Une action d'un homme à fort petit cerveau, Que d'aller sans besoin risquer ainsi sa peau.

— Mais tu sais quel motif à ce dessein m'appelle : Lucile est irritée. — Eh bien! tant pis pour elle.

— Mais l'amour veut que j'aille apaiser son esprit.

— Mais l'amour est un sot qui ne sait ce qu'il dit : Nous garantira-t-il, cet amour, je vous prie,

D'un rival, ou d'un père, ou d'un frère en furie?

— Penses-tu qu'aucun d'eux songe à nous faire mal ?

— Oui vraiment, je le pense, et surtout ce rival.

— Mascarille, en tout cas, l'espoir ou je me fonde, Nous irons bien armés, et si quelqu'un nous gronde^ Nous nous chamaillevons. — Oui, voilà justement Ce que votre valet ne prétend nullement : [maître, Moi, chamailler ! bon Dieu ! Suis-je un Roland, mon Ou quelque Ferragus ? C'est fort mal me connaître ; Quand je viens à songer, moi qui me suis si cher, Qv'il ne faut que deux doigts d'un misérable fer Dans le corps pour vous mettre un humain dans la Je suis scandalisé d'une étrange manière. [bière,

— Mais tu seras armé de pied en cap. — Tant pis! J'en serai moins léger à gagner le taillis ;

Et, de plus, il n'est point d'armure si bien jointe Où ne puisse glisser une vilaine pointe.

— Oh ! tu seras ainsi tenu pour un poltron.

— Soit, pourvu que toujours je branle le menton. A table comptez-moi, si vous voulez, pour quatre; Mais comptez-moi pour rien s'il s'agit de se battre : Entin, si l'autre monde a des charmes pour vous, Pour moi, je trouve l'air de celui-ci fort doux :

Je n'ai pas grande faim de mort ni de blessure. Et vous ferez le sot tout seul, je vous assure.

SCÈNE II VALÈRE, MASCARILLE

Je n'ai jamais trouvé de jour plus ennuyeux : Le soleil semble s'être oublié dans les cieux ; Et, jusqu'au lit qui doit recevoir sa lumière, Je vois rester encore une telle carrière Que je crois que jamais il ne l'achèvera, Et que de sa lenteur mon âme enragera.

MASCARILLE

Et cet empressement pour s'en aller dans l'ombre Pécher vite à tâtons quelque sinistre encombre... Vous voyez que Lucile, entière en ses rebuts...

VALÈRE

Ne me fais point ici de contes superflus. Quand j'y devrais trouver cent embûches mortelles, Je sens de son courroux des gênes trop cruelles. Et je veux l'adoucir, ou terminer mon sort. C'est un point résolu.

MASCARILLE

J'approuve ce transport; Mais le mal est. Monsieur, qu'il faudra s'introduire En cachette.

VALÈRE

Fort bien.

(î EwUOTVIECA

Et comment?

Et j'ai peur de vous nuire.

VALÈRE

MASCARILLE

Une toux me tourmente à mourir.

Dont le bruit importun vous fera découvrir : De moment en moment... Vous voyez le supplice!

VALÈRE Ce mal te passera ; prends du jus de réglisse.

MASCARILLE

Je ne crois pas, Monsieur, qu'il se veuille passer. Je serais ravi, moi, de ne vous point laisser; Mais j'aurais un regret mortel si j'étais cause Qu'il fût à mon cher maître arrivé quelque chose.

ACTE CINQUIÈME. SCENE TROISIEME loi

MASCARILLE

Moi? je ne suis pour rien dans tout cet embarras.

Qu'ai-je fait pour me voir rouer jambes et bras ?

Suis-je donc gardien, pour employer ce style,

De la virginité des filles de la ville?

Sur la tentation ai-je quelque crédit,

Et puis-je mais, chétif, si le cœur leur en dit ?

VALÈRE

Oh ! qu'ils ne seront pas si méchants qu'ils le disent ! Et, quelque belle ardeur que ses feux lui produisent, Eraste n'aura pas si bon marché de nous.

LA RAPIÈRE

S'il vous faisait besoin, mon bras est tout à vous : Vous savez de tout temps que je suis un bon frère.

VALÈRE Je vous suis obligé, monsieur de La Rapière.

LA RAPIÈRE

J'ai deux amis aussi que je vous puis donner, Qui contre tous venants sont gens à dégainer. Et sur qui vous pourrez prendre toute assurance.

MASCARILLE

Acceptez-les, Monsieur.

VALÈRE C'est trop de complaisance.

LA RAPIÈRE

Le petit Cille encore eût pu nous assister Sans le triste accident qui vient de nous l'ôter.

Monsieur, le grand dommage ! et l'homme de service ! Vous avez su le tour que lui fit la justice ? Il mourut en César, et, lui

cassant les os, Le bourreau ne lui put faire lâcher deux mots.

Monsieur de La Rapière, un homme de la sorte Doit être regretté; mais, quant à votre escorte, Je vous rends grâces.

LA RAPIÈRE

Soit ; mais soyez averti Qu'il vous cherche, et vous peut faire un mauvais parti .

VALÈRE

Et moi, pour vous montrer combien je l'appréhende, Je lui veux, s'il me cherche, offrir ce qu'il demande. Et par toute la ville aller présentement Sans être accompagné que de lui seulement.

MASCARILLE

Quoi! Monsieur, vous voulez tenter Dieu? quelle audace ! Las
1 vous voyez tous deux comme l'on nous menace, Combien de tous côtés...

VALÈRE Que regardes-tu là?

MASCARILLE

C'est qu'il sent le bâton du côté que voilà. Enfin, si maintenant ma prudence en est crue, Ne nous obstinons point à rester dans la rue : Allons nous renfermer, y

ACTE CINQUIÈME. SCÈNE QUATRIÈME

VALÈRE

Nous renfermer ? faquin !

Tu m'oses proposer un acte de coquin ? Sus! sans plus de discours, résous-toi de me suivre.

Eh ! monsieur mon cher maître, il est si doux de vivre ! On ne meurt qu'une fois, et c'est pour si longtemps 1

VALÈRE

Je m'en vais t'assommer de coups, si je t'entends. Ascagne vient ici ; laissons-le : il faut attendre Quel parti de lui-même il résoudra de prendre. Cependant avec moi viens prendre à la maison Pour nous frotter...

MASCARILLE

Je n'ai nulle démangeaison.

Que maudit soit l'amour, et les filles maudites Qui veulent en tâter, puis font les chattemites!

ASCAGNE, FROSINE

ASCAGNE

Est-il bien vrai, Frosine, et ne rêvai-je point ? De grâce, contez-moi bien tout de point en point.

FROSINE

Vous en saurez assez le détail ; laissez faire :

Ces sortes d'incidents ne sont pour l'ordinaire
Que redits trop de fois de moment en moment.
Suffit que vous sachiez qu'après ce testament
Qui voulait un garçon pour tenir sa promesse,
De la femme d'Albert la dernière grossesse
N'accoucha que de vous, et que lui, dessous main
Ayant depuis longtemps concerté son dessein.
Fit son fils de celui d'Ignés la bouquetière,
Qui vous donna pour sienne à nourrir à ma mère.
La mort ayant ravi ce petit innocent
Quelque dix mois après, Albert étant absent,
La crainte d'un époux et l'amour maternelle
Firent l'événement d'une ruse nouvelle.
Sa femme en secret lors se rendit son vrai sang;
Vous devîntes celui qui tenait votre rang,
Et la mort de ce fils, mis dans votre famille,
Se couvrit pour Albert de celle de sa fille.
Voilà de votre sort un mystère éclairci,
Que votre feinte mère a caché jusqu'ici.
Elle en dit des raisons, et peut en avoir d'autres

Par qui ses intérêts n'étaient pas tous les vôtres.
Enfin cette visite, où j'espérais si peu,
Plus qu'on ne pouvait croire a servi votre feu
Cette Ignés vous relâche, et par votre autre affaire
L'éclat de son secret devenu nécessaire,
Nous en avons nous deux votre père informé :
Et, poussant plus avant encore notre pointe,
Quelque peu de fortune à notre adresse jointe,
Aux intérêts d'Albert, de Polidore après,
Nous avons ajusté si bien les intérêts,
Si doucement à lui déplié ces mystères,
Pour n'effl[^]aroucher pas d'abord trop les affaires;

ACTE CINQUIÈME. SCENE CINaUIÈME

Enfin, pour dire tout, mené si prudemment Son esprit pas à pas à
l'accommodement, Qu'autant que votre père il montre de ten-
dresse A confirmer les nœuds qui font votre allégresse.

ASCAGNE

Ah! Frosine, la joie où vous m'acheminez !... Et que ne dois-je
point à vos soins fortunés!

FROSINE

Au reste, le bonhomme est en humeur de rire. Et pour son fils encor nous défend de rien dire.

SCENE V ASCAGNE, FROSINE, POLIDORE

POLIDORE

Approchez-vous, ma fille, un tel nom m'est permis; Et j'ai su le secret que cachaient ces habits. Vous avez fait un trait qui, dans sa hardiesse. Fait briller tant d'esprit et tant de gentillesse. Que je vous en excuse, et tiens mon fils heureux Quand il saura l'objet de ses soins amoureux. Vous valez tout un monde, et c'est moi qui l'assure. Mais le voici ; prenons plaisir de l'aventure. Allez faire venir tous vos gens promptement.

ASCAGNE Vous obéir sera mon premier compliment.

io6 LE DÉPIT AMOUREUX

MASCARILLE, POLIDORE, VALÈRE

MASCARILLE

Les disgrâces souvent sont du ciel révélées :

J'ai songé cette nuit de perles défilées

Et d'œufs cassés : Monsieur, un tel songe m'abat.

VALÈRE

Chien de poltron !

POLIDORE

Valère, il s'apprête un combat Oïà toute ta valeur te sera nécessaire. Tu vas avoir en tête un puissant adversaire.

MASCARILLE

Et personne, Monsieur, qui se veuille bouger Pour retenir des gens qui se vont égorger ! Pour moi, je le veux bien; mais, au moins, s'il arrive Qu'un funeste accident de votre fils vous prive, Ne m'en accusez point.

POLIDORE

Non, non; en cet endroit, Je le pousse moi-même à faire ce qu'il doit.

MASCARILLE Père dénaturé !

VALÈRE

Ce sentiment, mon père, Est d'un homme de cœur, et je vous en révère.

ACTE CINQUIÈME. SCÈNE SIXIEME

J'ai dû vous offenser, et je suis criminel

D'avoir fait tout ceci sans l'aveu paternel;

Mais, à quelque dépit que ma faute vous porte,
La nature toujours se montre la plus forte,
Et votre honneur fait bien quand il ne veut pas voir
Que le transport d'Eraste ait de quoi m'émouvoir.

POLIDORE

On me faisait tantôt redouter sa menace; Mais les choses depuis ont bien changé de face. Et, sans le pouvoir fuir, d'un ennemi plus fort Tu vas être attaqué.

MASCARILLE Point de mayen d'accord?

VALÈRE

Moi ! le fuir? Dieu m'en garde. Et qui donc pourrait-
[ce être?

POLIDORE

Ascagne.

VALERE

Ascagne ?

POLIDORE Oui; tu le vas voir paraître. Lui qui de me servir m'avait donné sa foi !

POLIDORE

Oui, c'est lui qui prétend avoir affaire à toi,
Et qui veut, dans le champ où l'honneur vous appelle,

Qu'un combat seul à seul vide votre querelle.

io8 LE DEPIT AMOUREUX

MASCARILLE

C'est un brave homme ; il sait que les cœurs généreux Ne mettent point les gens en compromis pour eux.

POLIDORE

Enfin d'une imposture ils te rendent coupable,
Dont le ressentiment m'a paru raisonnable ;
Si bien qu'Albert et moi sommes tombés d'accord
Que tu satisferais Ascagne sur ce tort,
Mais aux yeux d'un chacun et sans nulles remises.
Dans les formalités en pareil cas requises.

VALÈRE Et Lucile, mon père, a d'un cœur endurci...

POLIDORE

Lucile épouse Eraste, et te condamne aussi : Et, pour convaincre mieux tes discours d'injustice, \e\it qu'à tes propres yeux cet hymen s'accomplisse.

Ha ! c'est une impudence à me mettre en fureur : Elle a donc perdu sens, foi, conscience, honneur?

MASCARILLE, LUCILE, ÉRASTE, POLIDORE, ALBERT, VALÈRE

ALBERT

Hé bien ! les combattants ? On amène le nôtre. Avez-vous disposé le courage du vôtre ?

VALÈRE

Oui, oui ; me voilà prêt, puisqu'on m'y veut forcer ; Et si j'ai pu trouver sujet de balancer, Un reste de respect en pouvait être cause, Et non pas la valeur du bras que l'on m'oppose. Mais c'est trop me pousser, ce respect est à bout ; A toute extrémité mon esprit se résout, Et l'on fait voir un trait de perfidie étrange Dont il faut hautement que mon amour se venge.

(A Lucile.) Non pas que cet amour prétende encore à vous ; Tout son feu se résout en ardeur de courroux. Et quand j'aurai rendu votre honte publique, Votre coupable hymen n'aura rien qui me pique. Allez, ce procédé, Lucile, est odieux : A peine en puis-je croire au rapport de mes yeux. C'est de toute pudeur se montrer ennemie. Et vous devriez mourir d'une telle infamie.

LUCILE

Un semblable discours me pourrait affliger, Si je n'avais en main qui m'en saura venger.

no LE DÉPIT AMOUREUX

Voici venir Ascagne; il aura l'avantage De vous faire changer bien vite de langage, Et sans beaucoup d'effort.

MARINETTE, ASCAGNE, FROSINE, POUDORE

VALÈRE

Il ne le fera pas, Quand il joindrait aux siens encor vingt autres bras. Je le plains de défendre une sœur criminelle; Mais, puisque son erreur me veut faire querelle, Nous le satisferons, et vous, mon brave, aussi.

ÉRASTE

Je prenais intérêt tantôt à tout ceci ;

Mais enfin, comme Ascagne a pris sur lui l'affaire,

Je ne veux plus en prendre, et je le laisse faire.

VALÈRE

C'est bien fait : la prudence est toujours de saison ; Mais...

ÉRASTE

Il saura pour tous vous mettre à la raison. VALÈRE

Qui?

ACTE CINQUIÈME. SCÈNE HUITIÈME

POLIDORE

Ne t'y trompe pas : tu ne sais pas encore Quel étrange garçon
est Ascagne.

ALBERT

Il l'ignore; Mais il pourra dans peu le lui faire savoir.

VALÈRE

Sus donc, que maintenant il me le fasse voir !

MARINETTE

Aux yeux de tous?

GROS-RENÉ

Cela ne serait pas honnête.

VALÈRE

Se moque-t-on de moi ? Je casserai la tête A quelqu'un des
rieurs. Enfin, voyons l'effet.

ASCAGNE

Non, non, je ne suis pas si méchant qu'on me fait,

Et, dans cette aventure où chacun m'intéresse.

Vous allez voir plutôt éclater ma faiblesse,

Connaître que le ciel, qui dispose de nous,

Ne me fit pas un cœur pour tenir contre vous,

Et qu'il vous réservait, pour victoire facile,

De finir le destin du frère de Lucile.

Oui, bien loin de vanter le pouvoir de mon bras,

Ascagne va par vous recevoir le trépas ;

Mais il veut bien mourir, si sa mort nécessaire

Peut avoir maintenant de quoi vous satisfaire,

En vous donnant pour femme, en présence de tous.

Celle qui justement ne peut être qu'à vous.

VALERE

Non, quand toute la terre, après sa perfidie Et les traits effrontés...

ASCAGNE

Ah ! souffrez que je die, Valère, que le cœur qui vous est engagé D'aucun crime envers vous ne peut être chargé : Sa flamme est toujours pure, et sa constance extrême, Et j'en prends à témoin votre père lui-même.

POLIDORE

Oui, mon fils, c'est assez rire de ta fureur, Et je vois qu'il est temps de te tirer d'erreur. Celle à qui par serment ton âme est attachée. Sous l'habit que tu vois à tes yeux est cachée : Un intérêt de bien, dès ses plus jeunes ans, Fit ce déguisement qui trompe tant de gens : Et depuis peu l'amour en a su faire un autre Qui t'abusa, joignant leur famille à la nôtre. Ne va point regarder à tout le monde aux yeux : Je te fais maintenant un discours sérieux ; Oui, c'est elle, en un mot, dont l'adresse subtile, La nuit,

reçut ta foi sous le nom de Lucile, Et qui, par ce ressort qu'on ne comprenait pas, A semé parmi vous un si grand embarras. Mais, puisque Ascagne ici fait place à Dorothée, Il faut voir de vos feux toute imposture ôtée, Et qu'un nœud plus sacré donne force au premier.

ALBERT

Et c'est là justement ce combat singulier Qui devait envers nous réparer votre offense. Et pour qui les édits n'ont point fait de défense.

ACTE CINQUIÈME. SCÈNE HUITIÈME

POLIDORE

Un tel événement rend tes esprits confus , Mais en vain tu voudrais balancer là-dessus.

VALÈRE

Non, non ; je ne veux pas songer à m'en défendre; Et si cette aventure a lieu de me surprendre, La surprise me flatte, et je me sens saisir De merveille à la fois, d'amour et de plaisir. Se peut-il que ces yeux...?

ALBERT

Cet habit, cher Valère, Souffre mal les discours que vous lui pourriez faire. Allons lui faire en prendre un autre; et cependant Vous saurez le détail de tout cet incident.

VALÈRE

Vous, Lucile, pardon, si mon âme abusée...

LUCILE L'oubli de cette injure est une chose aisée.

ALBERT

Allons ; ce compliment se fera bien chez nous, Et nous aurons loisir de nous en faire tous.

Mais vous ne songez pas, en tenant ce langage, Qu'il reste encore ici des sujets de carnage. Voilà bien à tous deux notre amour couronné. Mais de son Mascarille et de mon Gros-René, Par qui doit Marinette être ici possédée ? Il faut que par le sang l'affaire soit vidée.

MASCARILLE

Nenni, nenni, mon sang dans mon corps sied trop Qu'il épouse en repos, cela ne me fait rien, [bien : De l'humeur que je sais la chère Marinette, L'hymen ne ferme pas la porte à la fleurette.

MARINETTE

Et tu crois que de toi je ferais mon galant? Un mari, passe encore : tel qu'il est, on le prend ; • On n'y va pas chercher tant de cérémonie : Mais il faut qu'un galant soit fait à faire envie.

GROS-RENÉ

Ecoute : quand l'hymen aura joint nos deux peaux, Je prétends qu'on soit sourde à tous les damoiseaux.

MASCARILLE

Tu crois te marier pour toi tout seul, compère^

GROS-RENÉ

Bien entendu : je veux une femme sévère, Ou je ferai beau bruit.

Eh! mon Dieu, tu feras Comme les autres font; et tu t'adouciras. Ces gens, avant l'hymen si fâcheux et critiques. Dégénèrent souvent en maris pacifiques.

MARINETTE

Va, va, petit mari, ne crains rien de ma foi : Les douceurs ne feront que blanchir contre moi, Et je te dirai tout.

CETTE ÉDITION

(tome deuxième du théâtre complet de MOLIÈRE) PUBLIÉE POUR LE TROISIEME CENTENAIRE DE LA NAISSANCE DE MOLlèREDANS LA COLLECTION DES «GRANDS-FRANÇAIS», A ÉTÉ ACHE- VÉE d'imprimer par DARANTIERE, DE DIJON, LE 20 JANVIER 1922 ; CARRIOT ÉTANT PROTE, GUILLIEN ÉTANT METTEUR EN PAGES, BOUHIN ÉTANT PRESSIER. LA NOTICE A ÉTÉ RÉDIGÉE PAR ANDRE RICHARDOT AGRÉGÉ DE l'université. LE TEXTE A ÉTÉ COLLATIONNÉ PAR GUY DE POURTALÈS SUR L'ÉDITION DE 1674, LA SEULE DES ŒUVRES COMPLÈTES REVUE PAR MOLIÈRE. LES CORRECTIONS ONT ÉTÉ ÉTA- BLIES PAR CHARLES BRAVARD. LE

FRONTISPICE A ÉTÉ DESSINÉ PAR MAXIME DETHOMAS ;
LES EN-TÊTES ET LES CULS-DE-LAMPES PAR GUY DOL-
LIAN. CETTE ÉDITION COMPREND : 5 EXEMPLAIRES SUR
VIEUX JAPON CONTENANT UNE DOUBLE SUITE SUR JA-
PON DES DESSINS, SIGNÉE PAR l'artiste, AVEC REMARQUES
(marqués DE I A 5) ; 35 EXEMPLAIRES SUR VERGÉ DE VAN
GELDER, MARQUÉS DE 6 A 40 (ON A JOINT UNE SUITE DES
DESSINS SUR hollande); 500 EXEMPLAIRES SUR VERGÉ
TEINTÉ DE CORVOL- l'orgueilleux, MARQUES DE 41 A 540. IL
A ÉTÉ TIRÉ EN OUTRE DIX EXEMPLAIRES SUR VERGÉ DE
VAN GELDER, HORS COMMERCE, MARQUÉS DE A A J ET
RÉSERVÉS AUX MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ LITTÉ- RAIRE
DE FRANCE.

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/ledpitamoureuxoomoli>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.